Nº2
JUILLET 2012

Les Editions de l'Hèbe
www.lhebe.ch

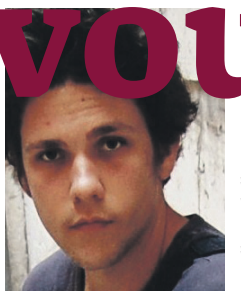
LA PIJE

PAPIER NOIRCI PAR LE TALENT DES JEUNES AUTEURS

pija
Prix Interrégional Jeunes Auteurs

Pourquoi écrivez-vous ?

La question qui dérange


Camille Marshall

Demander à un maçon pourquoi il bâtit des murs, à un boulanger pourquoi il cuit du pain, à un pianiste pourquoi il joue de son instrument : l'idée vous semble absurde ? « Pourquoi écrivez-vous ? » Cette question, posée en fronçant les sourcils, ou avec un demi sourire, est pourtant devenue un lieu commun de l'enquête littéraire, une rengaine saisonnière qui agace les uns, fascine les autres. Le genre de question insondable qui ennuie l'écrivain. Le plus souvent parce que lui-même n'en sait rien du tout. Le reste du temps, parce que l'interrogation sonne comme une provocation. Malgré tout, *La Pije* a choisi d'en faire le fil rouge de son deuxième numéro.

Ne le nions pas, il s'agit d'une fausse question. Ce qu'elle cache : un appel à l'affirmation, à la prise de position, à l'explication. Une façon de faire écrire l'auteur, ou de le faire parler. Car tout le monde « écrit » : oui, mais quelques-uns y voient davantage qu'un mode de communication.

L'écrivain a le sens de la formule, et depuis le temps que dure l'interrogatoire, certaines réponses sont devenues canoniques, emblématiques, incontournables. Les enquêtes ont donné lieu à des batailles de postures : c'est un jeu de répliques sans fin, c'est à celui qui trouvera la meilleure forme, qui atteindra le plus vite le « point Godwin » de l'écriture, qui donnera la raison suffisante englobant toutes les autres et mettra fin au débat, définitivement :

– Pour mieux vivre ! (Saint-John Perse)
– Car je pense ! (Isaac Asimov)
– On m'a soufflé ! (Maurice Chappaz)
– Bon qu'à ça ! (Samuel Beckett)
– C'est que, quand j'étais adolescent, je ne jouais pas bien au football ! (Paulo Coelho)
– Pour me le demander ! (Eugène Ionesco)
– Je ne sais pas du tout ! (Georges Ribemont-Dessaignes)
– PAR-CE-QUE ! (Blaise Cendrars)

En 1919, les surréalistes, dans la revue *Littérature*, inauguraient le genre de « l'enquête méfiante » : écrivains, il est temps de passer à l'aveu, livrez-nous vos vraies motivations ! Une vocation ? un appel ? une mission ? un mode de vie ? un passe-temps ? un gagne-pain ? une thérapie ? un genre qu'on se donne ? un combat ? un trouble obsessionnel ? Le journal *Libération*, en mars 1985, publiait un hors-série sur le sujet, collectant aux quatre coins du monde les (auto)réflexions de 400 écrivains. Les résultats échappent aux systématiques. Il y aurait autant de réponses qu'il y a d'écrivains, nous apprend-on. En Suisse romande aussi, le sujet a fait carrière : Franck Jotterand et sa *Gazette littéraire* s'en sont servis en 1971 pour réaffirmer, avec une vingtaine d'auteurs des cantons francophones, leur engagement littéraire, publique, politique parfois. Poser la question du « pourquoi » à l'écrivain, c'est au fond le prier de clarifier son « utilité », de s'expliquer sur sa « fonction », de livrer les justifications de son absurde activité : « Dès que quelqu'un a écrit un sonnet, un vaudeville, une chanson, un roman, une tragédie, les journalistes se précipitent sur lui pour savoir ce que l'auteur de la chanson ou de la tragédie pense du socialisme, du capitalisme, du bien, du mal, des mathématiques, de l'astronautique, de la théorie des quantas, de l'amour, du football, de la cuisine, du chef de l'État », ironisait Eugène Ionesco. C'était en 1962, et l'auteur avait encore son mot à dire.

Les contextes changent, et les réponses aussi. Le préjugé de classe qui érigeait (ou ramenait) l'écrivain au rang d'« intellectuel » a progressivement disparu. Des États-Unis est venue l'idée qu'écrire peut aussi être un job. Le « don » n'est plus une malédiction, les poètes ne sont plus suicidaires, et le travail, le goût des mots, la passion, la communication, sont remis au centre des préoccupations du «writer». Depuis peu, des Hautes Écoles d'écriture ouvrent leurs portes dans les pays francophones, l'apprentissage ne fait plus aussi peur. Pour le pire et pour le meilleur. L'écriture tend à se combiner aux autres formes d'art, elle devient collective, technologique, elle dialogue dans une forme régénératrice de l'expression de soi, et du monde. Les modes passent, et l'auteur poursuit son travail de restitution.

C'est vrai, il y a mille raisons d'écrire. La bonne question demeure pourtant : « Et qu'avons-nous à dire ? »

Daniel Vuataz

« Alors si vous écrivez, ne laissez personne vous emmerder avec une question du style : Pourquoi écrivez-vous ? ou, pire encore, Ah, vous voulez devenir écrivain ? Qu'il vous foute la paix. Vous avez du boulot. »
(Marc Zaffran, alias Martin Winckler)

Pourquoi éditons-nous ?

La réponse qui n'en est pas une

La conception que nous avons de notre métier nous fait apparenter le rôle de l'éditeur à celui d'un passeur : il est la courroie de transmission entre l'auteur et le lecteur, le chaînon qui rend possible la rencontre entre ces solitudes, transformant ainsi de quelque manière et peut-être paradoxalement une activité a priori solitaire en un acte collectif.

Comme l'écrivain est sujet d'attention et de curiosité quant à la motivation qui l'incite à écrire, l'éditeur n'échappe pas non plus à la question fatidique : « Pourquoi éditez-vous ? » À l'aube de notre activité (lors des toutes premières interviews), encore tout frais de nos années studieuses, nous formulions avec satisfaction une réponse aux tonalités un peu polémiques à la hauteur de notre jeune âge : « Pour constituer notre propre bibliothèque » (et en sous-titre intérieur : « À la barbe de tout ce qu'on nous a inculqué jusqu'à maintenant… »)

Au fil des saisons, des ouvrages imprimés, des auteurs rencontrés, des articles relatant nos activités, des émissions consacrées à nos publications, des coups de cœur des libraires, des traductions, mais également des manuscrits refusés, des téléphones, lettres, courriels passés à rassurer, encourager, expliquer, contester, au fil d'heures et d'heures de travail (parfois nocturne), des pages lues, analysées, revues avec leur démiurge, des manifestations autour du livre plus ou moins fréquentées, plus ou moins fructueuses, plus ou moins agréables, au fil des succès, au fil des déceptions, des doutes, des espoirs, des illusions, des enthousiasmes, des folies, des élans sans cesse renouvelés… la réponse s'est quelque peu affinée.

Aujourd'hui nous pourrions répondre ainsi : pour enfin trouver la réponse à une autre question : pourquoi écrit-on ? Ou pour permettre au maçon, au boulanger, au pianiste, à l'écrivain, au curieux, de donner une réponse à cette question.

Parce que même si tout a pourtant déjà été dit, on ne se lasse pas de chercher, et découvrir parfois, de nouvelles manières de dire.

Pour écouter et donner une voix (voie)… Pour rassembler des solitudes. Pour assouvir une curiosité sans fond, peut-être une forme de voyeurisme de l'âme.

Ambitieusement : dans l'illusion de pouvoir effleurer l'essence du processus de création.

Prosaïquement : pour gagner notre vie.

Noblement : pour contribuer au débat d'idées.

Existentiellement : par ennui…

Lorsqu'il s'agit de publier des jeunes auteurs, le mystère devient encore plus dense. Il faut certainement chercher la réponse dans la sensation que procure la lecture d'un texte capable d'offrir cette étrange palpitation qui saisit le cœur, la gorge, les trippes et qui vous fait lever les yeux de la page avec un regard rêveur…

Les réponses se teintent alors d'une forme de nostalgie et d'espoir :

Pour être séduits. Pour éprouver des émotions. Selon la formule consacrée : pour mettre le pied à l'encrier à un jeune talent. Pour savourer l'impression (sans mauvais jeu de mots…) de donner un sens à notre métier.

La question reste donc posée, énigmatique, indiscrète et, probablement, inutile.

Les éditeurs
« Pour être. »

Eleonora Gualandris et Jean-Philippe Ayer

2 Appel à l'écriture
3 Écrire dans la brume
4-5 Les lauréats 2011
6-7 Les buées blanches d'Oradea
9-10 Cahier critique
11-16 Anciens lauréats

ISBN 978-2-88906-048-1
9 782889 060481 >

La Pije, tu piges ?

La Pije, journal littéraire du Prix Interrégional Jeunes Auteurs (PIJA), ouvre grand ses pages à tous les anciens participants et lauréats du prix. Il y a une vie après le PIJA, et elle peut passer par *La Pije* ! Fondé il y a plusieurs décennies, le PIJA vient chaque année grossir le vivier de nouvelles plumes francophones dans lequel *La Pije* se réjouit de puiser. En plus de rendre compte de la vie du prix, et de consacrer plusieurs pages au week-end de cérémonie annuel, *La Pije* veut devenir un lieu d'échange, de publication et de promotion pour les auteurs qui ont quelque chose à dire après le PIJA. Ce journal est un lien entre les régions, les générations, les genres.

La Pije est appelée à se développer sous l'impulsion d'anciens lauréats qu'une aventure éditoriale tente. Elle a été créée pour eux, et ce sont eux qui l'animent, la conçoivent et l'alimentent, au bénéfice d'un encadrement professionnel. *La Pije* est diffusée auprès de tous les anciens participants du prix, ainsi que dans les établissements scolaires, les lycées, les institutions littéraires et culturelles romandes et francophones.

Appel à l'écriture !

À l'occasion de son troisième numéro, prévu pour mai 2013, *La Pije* lance un appel à l'écriture à tous les anciens participants du PIJA, autour d'un thème polyphonique : « **En ligne** » ! Ligne de mire, ligne de force, de défense, de conduite, ligne droite, ligne politique, ligne électrique, télégraphique, lignée, filiation, *online*, ligne graphique, ligne de fuite… alignez les vers, les mots, les phrases, et livrez-nous vos plus belles arborescences ! Poèmes, nouvelles, récits, contes, autofictions, lettres, uchronies, pamphlets, sagas, chroniques, essais, souvenirs, coups de cœur, de gueule, textes à jouer, à chanter, à partager… *La Pije* veut les publier ! **La date limite d'envoi des textes est fixée au 1er novembre 2012.** *La Pije* attend vos textes avec impatience !

Pour envoi et contact :
Daniel.Vuataz@gmail.com

Les objectifs du PIJA

Le PIJA poursuit les objectifs suivants : promouvoir l'écriture auprès des jeunes, encourager les talents et offrir un accompagnement aux participants qui persévèrent dans la création littéraire. Dans cette optique, il crée un esprit d'émulation en favorisant les rencontres. Il se bat dans le cadre de la francophonie pour préserver le français et sa diversité, favorisant la créativité et l'éclosion d'un sentiment de liberté dans la chose écrite. Il se veut avant tout un espace ouvert pour les jeunes de 15 à 20 ans, une tribune unique dans le paysage éditorial actuel, un porte-voix ne subissant aucune pression politique, religieuse, idéologique ou grammaticale.

Impressum

La Pije
Papier noirci par le talent des jeunes auteurs
Journal francophone édité à Charmey, Suisse
Imprimé en Suisse

Éditeur
Le Secrétariat général du PIJA, Prix Interrégional Jeunes Auteurs par le biais des Éditions de l'Hèbe SA

Président des Éditions de l'Hèbe et secrétaire général du PIJA
Jean-Philippe Ayer

Directrice éditoriale des Éditions de l'Hèbe
Eleonora Gualandris

Rédacteur principal de cette édition
Daniel Vuataz

Photographies
Daniel Vuataz

Dessins
Michael Rampa

Adresse
Journal La Pije
Éditions de l'Hèbe SA
Chemin du Lac 39
Case postale 45
1637 Charmey, Suisse
Tél. ++41 26 927 50 30
Site : www.lhebe.ch
Courriels : info@lhebe.ch

Les organisateurs

En Suisse
PIJA Secrétariat permanent
Madame Janine Massard
Présidente PIJA Suisse
Éditions de l'Hèbe
Éditions JMB
Chemin du Lac 39
Case postale 45
1637 Charmey
Suisse

En Franche-Comté
Région de Franche-Comté
Direction de la Formation tout au long de la Vie
Madame Claire Dauvergne-Gouyer
4, Square Castan
25031 Besançon Cedex
France

En Bourgogne
Région Bourgogne
Direction des lycées et de la formation initiale
Département vie scolaire et culturelle
Madame Céline Blanc
17, boulevard de la Trémouille
BP 1602
21035 Dijon cedex
France

La Roumanie
Professeur Lucia Matiuta
45, Rue Piata Independentei
3700 Oradea
Roumanie

En Vallée d'Aoste
Assessorat de l'Éducation et de la Culture
Madame Isabelle Godecharles
Direction des Activités Culturelles
1, Place Deffeyes
11100 Aoste
Italie

Nos soutiens en Suisse

Avec le soutien de la Loterie Romande
Canton de Fribourg – Encouragement de la culture
Avec le soutien de la République et canton de Genève
Canton de Vaud – Les affaires culturelles
Le Canton du Valais encourage la culture – Der Kanton Wallis fördert Kultur
Jura CH – République et Canton du Jura
ne.ch – République et Canton de Neuchâtel
Erziehungsdirektion des Kantons Bern – Direction de l'instruction publique du canton de Berne
Ville de Sion
Lausanne – Service de la culture
ProLitteris
Éditions JMB
Les Éditions de l'Hèbe
Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature
Ville de Martigny

Y a-t-il une vie après le PIJA ?

Discours prononcé lors de la cérémonie de remise des prix du PIJA 2011 à Oradea.

Lorsque Jean-Philippe Ayer est venu me solliciter pour la présidence du PIJA – Suisse, c'était il y a huit ans, j'ai accepté parce que ce prix n'est pas un concours littéraire ordinaire ; parce qu'il est profondément engagé dans la francophonie et puis, avec une expérience qui s'étale sur plus de quinze ans, nous pouvons dire que, pour beaucoup de jeunes, en Belgique et en Suisse romande, il a joué et joue encore un rôle de révélateur de talents. La preuve par tous ces anciens lauréats qui ont continué à écrire, se sont distingués, ont obtenu des bourses de travail, des séjours d'écriture hors de leur pays. En Belgique, on a le cas d'un Nicolas Ancion dont l'œuvre est riche déjà de quelque vingt-deux titres entre romans pour adultes et livres pour la jeunesse ; en Suisse française, on compte une bonne dizaine d'anciens lauréats du PIJA qui, à la suite de ce prix, ont publié des livres et obtenu des distinctions importantes : Prix Bibliomedia ; Prix de littérature de la Fondation vaudoise pour la culture ; Prix des Écrivains genevois offert par la Ville de Genève ; bourse littéraire de l'État du Valais, commandes de Pro Helvetia, séjours d'écriture à l'étranger, etc.

De ces talents ainsi révélés, on ose affirmer, sans se gonfler d'orgueil, que le concours leur a mis la main à l'encrier ou… au clavier. Toutes celles et ceux qui ont participé l'ont fait parce qu'il y avait au fond d'eux une voix qui voulait s'exprimer, mais cela signifie aussi que les jurys qui se sont succédé au fil des ans ont su repérer la promesse.

J'ajoute que les textes remarqués, primés ou encouragés représentent moins du cinq pour cent de la participation totale. Et, avec l'ouverture du concours aux Alliances françaises, les contributions arrivent des quatre coins du monde, d'Haïti, de Madagascar, d'Ukraine, de Suède ou encore d'Argentine.

Si je vous ai dit cela, chers jeunes ici réunis au Théâtre national d'Oradea pour cette remise de prix, c'est pour vous démontrer qu'il y a bel et bien une vie après le PIJA.

L' écriture est un moment solitaire et tranche avec l'ambiance festive d'aujourd'hui ; elle surgit de l'ombre, mûrit dans la solitude, ressemble parfois à un accouchement, celui de soi-même, de son double, celui de son semblable ou de son dissemblable. Que pourrais-je dire qui ne l'a pas encore été ? Voilà la question qu'on se pose en constatant l'avalanche de publications dans les librairies… et pourtant, il y a beaucoup de choses à exprimer dans une société en transformation accélérée où tout semble aller plus rapidement que la vitesse du sens.

L'histoire de la littérature nous l'enseigne : une œuvre n'est pas forcément reconnue dès sa publication, elle peut rester tapie dans une bibliothèque durant de longues années et briller ensuite, à l'instar de celle d'un Rimbaud, comme elle peut s'affirmer haut et fort dès sa parution pour disparaître ensuite dans les oubliettes. Si j'évoque cela aujourd'hui, c'est par conviction que les textes primés, remarqués ou encouragés sont autant de signes envoyés à celles et ceux qui les ont écrites. Comme un message secret, il vous fait comprendre que ce curieux alignement de syllabes, puisé au fond de vous, dans votre intimité, a touché d'autres personnes : je parle des différents jurys qui sélectionnent par région tout d'abord, puis du jury final composé de professionnels, écrivains, critiques littéraires, représentants de l'édition ou encore anciens lauréats. Et là, chers jeunes auteurs pleins de promesse, je vous affirme que vos textes sont le résultat d'un tri sérieux, d'une sélection sévère ; ces textes ont été choisis parmi cinq cents papiers qui se sont envolés depuis divers pays d'Europe mais aussi depuis l'autre bout du monde, et, parmi tous ces papiers lus par des personnes qui ignorent qui vous êtes, vos mots ont fait mouche. Ainsi, à la suite de ce travail dans l'ombre, avec le doute pour compagnon, vous voici aujourd'hui dans la lumière, même si le chemin est encore long jusqu'à l'œuvre littéraire. Et quelle que soit la carrière que vous allez entreprendre, vous vous demanderez longtemps encore pourquoi un jour vous avez écrit cela.

Janine Massard
Écrivain
Présidente du PIJA Suisse

«Pourquoi je fais écrire»

Pourquoi faire écrire les autres, en groupe de surcroît, alors que le propre d'un auteur est d'écrire seul dans son coin ? Il m'a fallu créer des ateliers d'écriture et les tester sur des publics très différents pour comprendre combien le socle du collectif peut ouvrir l'imaginaire et engendrer une écriture individuelle ; combien ces outils, conçus comme des laboratoires de création, sont jouissifs tout autant que stimulants. Depuis quelques années, à la demande des organisateurs du PIJA, les jeunes lauréats goûtent à ces dispositifs, saisissant rapidement que les consignes abritent leur liberté. Bien des jeunes auteurs ayant participé à l'un de ces ateliers, témoignent de leurs découvertes et de l'éclosion pour certains d'entre eux, d'univers littéraires qu'ils n'imaginaient pas pouvoir arpenter. Chacun, individuellement, grâce au travail collectif de départ, se met à mieux cerner son territoire créatif. En atelier, le talent s'expose, se lit, se donne à voir, s'encourage. Et tout cela entraîne ces jeunes à poursuivre leur travail d'écriture. Ceci sans compter que les courts textes écrits en quarante minutes, sont souvent les ébauches d'œuvres en devenir.

En animant ces ateliers, j'ai la chance d'être un petit caillou dans la chaussure du jeune auteur qui lui rappelle qu'il a du talent, qui l'incite à aller de l'avant. Il y a en dessous du « faire écrire » un véritable plaisir à « faire surgir » (voire à confirmer) de nouvelles « voix littéraires ».

Si, dès 1994, en travaillant avec des groupes réunissant des personnes illettrées et lettrées, j'affichais qu'animer ces ateliers tenait essentiellement d'un engagement politique, au sens où le « tous capables et la solidarité » gouvernaient ma démarche, en 2012, je sais que je continue de faire écrire et d'écrire, parce qu'écrire, c'est être en vie.

Chantal Myttenaere
Écrivain
Animatrice d'ateliers d'écriture

Écrire pour me sentir écrire ?
Est-ce parce que je ne peux me sentir que j'écris ?
Est-ce que je peux écrire ?
Tout écrire ? Tout sentir ?
Écrire pour humer les jours, les renifler, les respirer… Écrire pour me désempoisonner ?
Écrire pour me retrousser, pour ne pas chlinguer le lion mort ?
Pour comprendre, éprouver, blairer la vie ?
Saurai-je jamais si j'écris pour rencontrer ma propre odeur ou pour embaumer le monde ?
Les mots transpirent tant.

Chantal Myttenaere, *Je me sens écrire* (collectif), Les Grands Lunaires, 2010.

ÉCRIRE DANS LA BRUME : TROIS TEXTES D'ATELIER RÉDIGÉS À ORADEA

Cette béance de la bouche et des yeux qui la creuse, la permanence de cette désertion, a dessiné des lignes de reconnaissance, sur son visage. La pâleur s'est imprimée. Un grand grain de beauté au menton : signe. Visage blanc émis au sein d'un réseau de membres faibles – une année entière, elle n'a pu utiliser ses jambes, les suites d'un accident. Elle a depuis cette habitude de réconfort de monter jusqu'au toit du centre commercial Crișul, pour ne voir rien, des fumées. Elle avait pensé, un temps, partir nager, assez loin d'ailleurs. Mais tout compte fait le centre commercial suffit. Procure un vertige suffisant. Personne ne se trouble de sa présence : avec son odeur de dimanche, de shampoing gratuit de l'hôtel, elle demeure inaperçue. À peine, quand elle passe, une stridence – cette perforation, de la bouche et des yeux. Elle pourrait, tout aussi bien, se jeter. Elle a beau essayer les audaces. Rien. Risquer son job à tout va et se montrer sous son plus mauvais jour. Ne pas aimer, de toute façon, le jour. Mais c'est imperceptible. Dérisoire. Elle a essayé, en vain, de se perdre.

Maylis Laureti

Dans les jardins d'Oradea, une silhouette se dresse, solitaire, parmi les êtres dépérissants. Le givre a tout recouvert. De petits fantômes s'échappent de son écharpe jaune. Elle sent le citron. C'est bon le citron. C'est mieux que l'orange. Sur sa tête, des cristaux scintillent. Il ne se sépare jamais de son gel, il maintient ses mèches en place et lui donne l'air cool. Et puis il est parfumé au citron. Le citron, c'est cool. Un éclair de regret traverse ses lunettes rectangulaires : être cool, c'est fini et tout le citron du monde n'y changera rien. Le temps de la satisfaction est révolu, point final.

Il frissonne. L'hiver balaye les passants des rues comme le vent chasse les feuilles mortes. Le parc est désert et lui s'emplit d'amertume. Il veut une vie simple, c'est tout. De toute son existence, il n'a rien voulu d'autre. Être un footballeur professionnel lui aurait suffi. Mais bon, se jeter sur le terrain à chaque fois que la lune se montre n'aide pas une carrière. Un ancêtre loup-garou ? Un traumatisme d'enfance ? Les hypothèses ne manquent pas. Elles ne sont pas très utiles non plus. Et lorsqu'il s'est révélé incapable de se débarrasser de son… de ce… bref, de ça, on s'est débarrassé de lui à la place. C'est moche. Quel avenir désormais ? Il n'arrive même plus à rester fidèle à sa fameuse devise : rester cool.

À cet instant, une femme attire son regard. Une belle plante. Une rose.

– Mmmmh… S'lut, dit-il.

Elle se tait.

Immortalisée dans un carcan de glace, elle lui sourit. Il la connaît bien. Ce parc est son havre de paix. Pourtant, la morsure cruelle de l'hiver a donné une nouvelle personnalité à cette rose et il ne la reconnaît pas tout de suite. La mort l'a laissée renaître. Il observe la fleur, ses pétales figés telles des lèvres gercées, sa tige vacillante. Elle tient bon, malgré le froid, malgré les coups durs. Sa beauté se grave dans son esprit et avec elle un bonheur inattendu. Les heures passent et le poids de son cœur s'envole.

Et bientôt, deux silhouettes se dressent, ensemble, parmi les êtres sublimés. L'une se balance dans la brise, l'autre danse, danse dans un nuage de citron.

Misha Meihsl

Sur un banc dont il serait judicieux de faire remarquer sans pédanterie qu'il est conçu en bois afin d'optimiser le confort et parce que le bois ne conduit pas la chaleur contrairement au métal usé dans certaines villes du monde par des fesses diverses et qui conduit la chaleur donc vous aspire la vôtre sans le faire exprès, l'homme se tient.

La Criș Rapide fume anarchiquement bien que tellement froide – probablement l'air encore plus froid –, à moins que ce ne soit l'heure du mascaret de țuică chaude et que la Criș soit effectivement chaude.

Que cela serait vrai que cela ne l'étonnerait pas.

…

Il en vient à penser que si quelqu'un l'accompagnait il raconterait – l'arbre fera l'affaire.

« J'en ai trop bu mais suis-je responsable ? Ces cruels Roumains remplissent haut et à tour de bras. Ça va pas être triste demain matin. Je voudrai de la vanille, du chocolat ou du rien dans mon nez mais je n'aurai que de la țuică. Je voudrai tâter mon menton – pique un peu – et ma gorge palpitante mais je n'aurai que la peau engourdie et liquide. Heureusement j'aurai encore mon odeur de pneu vieux et suie fine, à croire que j'ai été enfanté dans ce garage rue Franz Schubert, par ce garage… »

…

(fatras de draperie puante et de plastique sous le pont)

(six néons dans le brouillard)

(pop des lèvres qu'on colle et décolle)

…

« Il me faudra des agrumes. Citrons contre țuică. Combat matinal brutal dans les muqueuses. »

…

Si un carreau de plus manque sur le pourtour de la synagogue et que ce fleuve ou rivière qu'importe d'ailleurs les Allemands ne font pas la différence continue à fumer, si la vapeur s'accumule sous le dôme, il va s'envoler c'est sûr. Elle au moins passera ce foutu brouillard.

…

Son nez en trompe défraîchie sous un œil unique pointé vers le néant marmelade grise, l'homme conçoit facilement le ciel au-dessus avec son soleil et tout et tout et puis plus haut l'espace rempli d'étoiles. Car ça lui plaît et qu'il n'a de comptes à rendre à personne il y admet des citrons fébriles électrons libres. Ici rien ne le retient. Il partirait volontiers à la pêche au citron spatial.

(sourire progressif)

(sourire béat)

L'homme illumine son visage habituellement taché de mépris.

OSKAR COURSIN

Les lauréats 2011

« Pourquoi ils écrivent »

Réponses personnelles

RETROUVER LE PLAISIR DE L'EFFORT

Il est extrêmement difficile de donner les motivations de l'écriture. Mais voici – peut-être – quelques-unes de ces raisons. L'écriture est quelque chose de très récent pour moi. Cela faisait des années que j'avais envie d'écrire, mais par manque d'imagination, je n'y étais jamais parvenue. Et puis, il y a quelques mois, une sorte de déclic s'est produit, les idées sont venues et par peur qu'elles ne s'épuisent, j'ai écrit. Comme en sursis. Par chance, elles sont encore là aujourd'hui. En écrivant, je retrouve le plaisir de l'effort. Un effort d'exactitude des mots, d'originalité de la forme et de justesse du fond. Le plaisir de trouver les mots – ayant tous une définition propre mais totalement dépourvus de sens enlevés d'un contexte –, et celui de les rendre évocateurs une fois combinés entre eux. Chaque fois que j'écris, c'est un défi que je me lance. Et quand, de temps en temps, je lâche le crayon, relève la tête et enfin lis ce qui est sorti et pense : « c'est toi qui as écrit ça ? ce n'est pas si mal pour un début ! », alors la satisfaction est là. Satisfaction d'avoir trouvé une « discipline » dans laquelle je prends du plaisir et qui me permet de trouver un petit peu de confiance en moi. L'excitation demeure bien plus dans la satisfaction personnelle de créer quelque chose *ex nihilo* que dans la perspective d'être lue. Et puis l'écriture est un moment à soi. Solitaire et privilégié. Un moyen d'expression rassurant quand il est difficile de verbaliser avec exactitude certaines choses, certains sentiments. Une belle armure aussi, qui protège des réactions directes de l'Autre. Mais écrire est aussi la réponse à un besoin. À des besoins plutôt. De créativité. D'émancipation, quand il s'agit d'explorer de nouveaux horizons. De libération, quand on fige à jamais une pensée momentanée, un état d'esprit passager. De liberté enfin, quand on dépeint des réalités qui n'existeront que sur papier. Là est peut-être la véritable origine de mon écriture. Préférer les histoires à une histoire.

ANGÉLIQUE BOTTI, 18 ans, premier prix, langue maternelle, Bourgogne.

INVENTER L'EXTRAORDINAIRE

J'adore inventer des histoires et voir le monde depuis d'autres angles. Pour développer un peu, depuis que je suis petit, j'aime connaître plein d'histoires, en particulier celles qui sortent de l'ordinaire. Les livres, les films et le théâtre d'improvisation que je pratique, tout cela ne fait qu'alimenter cette passion. Grâce aux histoires, je vois le monde dans lequel je vis à travers d'autres yeux, et plus je comprends sa complexité, mieux j'ai l'impression d'y vivre. C'est pour cela que j'écris : pas seulement parce que j'aime le moment où j'invente et le moment où j'écris l'histoire, mais surtout pour donner du plaisir aux gens qui me liront, un jour, peut-être, et pour leur faire partager des visions différentes du monde qui les aideront, un jour, sûrement. Il y a aussi le fait qu'écrire, c'est plus facile que faire un film, parce qu'on n'a besoin que d'imagination.

ARTHUR JEANNOT, 19 ans, texte remarqué, langue maternelle, Franche-Comté.

INTIME ET AMBIGU

L' écriture est une démarche assez particulière à mon sens. Elle est propre à chacun et révèle son identité. C'est une démarche profondément intime qui souligne toutefois une certaine ambiguïté ; l'écriture sert à communiquer, nous écrivons donc pour être lus. Toutefois, nous écrivons beaucoup pour nous-mêmes, dans une sorte de contemplation tantôt narcissique, tantôt critique. Comme toutes les branches artistiques, l'écriture permet de s'exprimer, de coucher sur le papier toutes ses idées, impressions qui tournent dans la tête. Elle permet de cracher au monde ce que l'on est, tout en s'effaçant derrière le pouvoir des mots et du récit.

L'écriture, c'est la poésie de la vie.

CHARLOTTE GRUNENWALD, 18 ans, texte remarqué, langue maternelle, Bourgogne.

COMME UN PEINTRE

Pour moi l'écriture est une forme d'art. Et comme toutes les formes d'art, elle est très personnelle. Donc on peut affirmer qu'une personne écrit pour répondre aux impulsions des évènements quotidiens. Exactement comme un peintre décrit un paysage avec les couleurs sur la toile, un écrivain le décrit avec les mots, dans le même but : la représentation du monde vu par les yeux de l'artiste.

Parfois on affirme que l'écriture compense les déceptions de la vie : cette affirmation n'est pas valable pour moi. Je préfère transformer en mots les évènements, en les réélaborant d'une façon personnelle.

DANILO NICOD, 19 ans, texte publié, langue apprise, Vallée d'Aoste.

NOS PENSÉES SONT UNIQUES

Quand j'écris, mes énergies se concentrent dans un monde différent qui me fait me sentir très libre de m'exprimer. C'est une chose personnelle qui ne concerne que moi et la feuille. L'imagination travaille pour remplir le blanc et donner vie à quelqu'un, quelque chose qui n'a jamais existé jusque-là. Nos pensées sont uniques, et avec elles nos textes ; c'est cela qui me séduit dans l'écriture.

Pour prendre le crayon et écrire j'ai besoin d'inspiration. Elle est souvent prise d'une situation qui a vraiment existé, et d'une bonne envie de créer quelque chose qui me donnera de la satisfaction.

LARA DE BORTOLI, 15 ans, texte publié, langue apprise, Tessin.

LA PIERRE PHILOSOPHALE

Pourquoi j'écris ? Une question apparemment simple, mais très complexe au fond… Tout d'abord, j'ai commencé à écrire en roumain : il s'agissait de petits textes en prose sur divers thèmes et, ensuite, j'ai manifesté une attirance particulière envers la création poétique sans avoir gardé les rigueurs classiques à l'égard de la forme (la rime, le rythme, la mesure).

Je plaide pour la poésie moderne car je suis d'opinion que le message poétique est plus important que l'aspect. C'était par l'intermédiaire de ces textes que j'avais l'occasion de dire au monde entier mes joies, mes tristesses ou même mes pensées les plus abstraites.

Au début, rédiger en français me semblait quelque chose d'intangible. Mais pourtant, j'ai tenté ma chance. D'un jour à l'autre, j'avais l'impression d'avoir découvert la « pierre philosophale ».

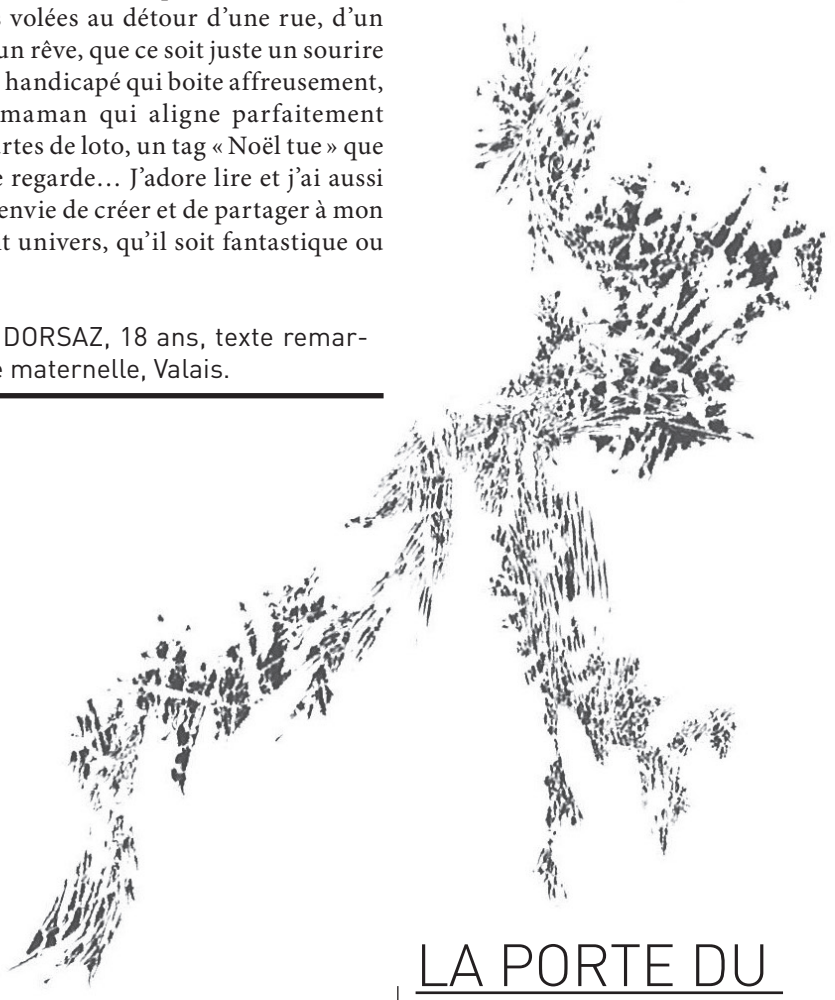
J'écris afin de dépasser mes limites. Par ce processus de l'écriture, je me détache complètement d'un monde superficiel et d'une société sans repères.

LUCIAN BUCIU, 18 ans, texte publié par l'Association roumaine des professeurs de français, langue apprise, Roumanie.

CES IMPRESSIONS VOLÉES

J'ai malheureusement beaucoup de peine à trouver (ou plutôt prendre) le temps nécessaire pour écrire. Mais quand je le fais, je crois que c'est pour dire tous ces petits silences, ces impressions volées au détour d'une rue, d'un visage ou d'un rêve, que ce soit juste un sourire d'enfant, un handicapé qui boite affreusement, une grand-maman qui aligne parfaitement toutes ses cartes de loto, un tag « Noël tue » que personne ne regarde… J'adore lire et j'ai aussi toujours eu envie de créer et de partager à mon tour un petit univers, qu'il soit fantastique ou réel.

LUDMILLA DORSAZ, 18 ans, texte remarqué, langue maternelle, Valais.



POUR ME DÉSENNUYER

Je n'ai pas la vocation d'écrire. L'écriture, en acte, je ne la pratique pas, ce serait plutôt une faculté, dont je n'ai pas encore décidé quoi faire. En acte, j'ai écrit trois fois, pour le PIJA. J'ai d'ailleurs toutes sortes de raisons de ne pas écrire : je me défie d'une certaine porosité aux lectures du moment, je ne sais pas, sans consigne, quelle forme décider, je sens mon écriture vite épuisable, par le vocabulaire et les objets. Et puis je ne ressens pas de « besoin » d'écrire. L'écriture ne se manifeste jamais d'elle-même. À moins que je ne lui assigne une heure, une direction, elle n'advient pas.

Pour autant, je ne m'en désintéresse pas. Il y a des champs, dans l'écriture, que j'explore : la dimension perceptive, par exemple. J'aime bien penser l'écriture comme un organe sensoriel qui donnerait des représentations différentes de celles des autres sens. Les associations intuitives, aussi, le choc des sonorités et des sens. Il faut inventer ces associations pour se défaire des mots transparents, qui ne feraient que désigner, par une fausse évidence, des choses acquises. Pour moi l'écriture ne reproduit pas, n'imite pas – je serais tentée de dire, en reprenant Paul Klee, qu'elle « rend visible ». L'écriture invente ou décèle, pour moi, un réseau de signes habituellement imperceptibles ou insignifiants, renverse des hiérarchies, réinterprète les gestes et les apparitions. De ce point de vue, l'écriture serait un système de codes indépendant de ceux appliqués au quotidien, qui permet une lecture poétique – et à ce titre, sans écrire je pratique constamment l'écriture, simplement par le regard, par l'expérience poétique des choses –; qu'il en reste ou non une trace n'est, à mon avis, qu'une question subsidiaire.

Je dirais donc que pratiquer la poésie (à défaut d'écrire), c'est pour moi une façon de se désennuyer, d'exercer son regard. Surtout, de renouveler sans cesse son environnement (je pense à la *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* par Georges Perec).

MAYLIS LAURETI, 20 ans, texte remarqué, langue maternelle, Champagne-Ardenne.

LA PORTE DU MULTIVERS

J'écris parce que j'aime lire. Je lis trop peu aujourd'hui, mais j'ai lu. Une enfance fantastique. Je me suis bâti une multitude de mondes nouveaux, fabuleux, magiques, j'ai ri et pleuré et oublié les mots noirs sur le papier blanc. J'aimerais désormais transmettre ce plaisir, voir les yeux de mes lecteurs briller et leurs langues se délier à chaque souvenir de lecture.

J'écris parce que j'aime raconter des histoires. Je n'écris pas pour la suprématie de la forme : je crois que le fond est essentiel. J'écris pour faire rêver, pour créer des émotions, de la tension. Et j'écris pour communiquer un message, pour faire réfléchir, pour remettre en question et parfois même faire souffrir, car les leçons apprises dans la douleur ne s'oublient pas.

Néanmoins, j'écris également pour faire plaisir et c'est pourquoi la forme m'importe tout de même. Un emballage laid ne donne pas envie de déballer le cadeau, aussi sage, drôle ou original soit-il.

J'écris de temps à autre pour moi, pour ne pas oublier mes pensées, pour donner vie à mes personnages. En écriture, comme dans les autres arts, comme dans les sciences, comme dans la splendeur du sport, il n'y a rien de plus beau et de plus satisfaisant que la création et la fierté de parvenir à son objectif, voire juste de s'en rapprocher pas à pas, mot à mot. La création est la porte du multivers et ce dernier tourbillonne dans ma tête sous d'innombrables formes. Aucune trop abstraite cependant ; s'enfermer dans le monde réel est ennuyeux – plutôt vivre qu'écrire – mais s'en affranchir tout à fait permet rarement d'apporter un message intelligent. Alors mes personnages gardent des traits humains, afin de m'améliorer et d'être les bons ambassadeurs auprès de mes lecteurs.

Stephen King compare l'acte d'écrire à de la télépathie. Je suis d'accord. L'écriture, c'est le partage.

Enfin, l'écriture est une double vie – tout comme la lecture –, et l'espoir, illusoire certes, mais agréable, d'une courte immortalité…

MISHA MEIHSL, 19 ans, deuxième prix ex æquo, langue maternelle, Genève.

DANS UN COIN DE LA TÊTE

L'écriture peut avoir plusieurs buts : le besoin de raconter une histoire, la volonté de faire rire ou rêver les gens, la détermination de dénoncer un crime, etc. Quand j'écris, je ne pense pas tout de suite aux lecteurs ou à un but : je le fais pour moi. Comme j'aime beaucoup lire, c'est un plaisir aussi d'écrire. L'avantage de créer mon texte, c'est que je peux toujours le relire et l'apprécier… mais ce n'est pas toujours le cas. J'écris volontiers dans une langue étrangère parce que je trouve cela beaucoup plus intéressant. En général je commence à partir d'images ; quelquefois c'est une belle musique qui m'inspire, mais le plus souvent ce sont des souvenirs, des émotions. D'autres fois ce sont des mots, des phrases entières qui présentent un beau rythme.

Pour moi, l'écriture, c'est attraper les éléments appropriés parmi le tourbillon de nos pensées et les déposer dans un coin de la tête, pour y retourner quand on veut, réélaborer les idées et les rassembler, en décidant la structure du texte.

Évidemment, après, il faut corriger, refaire, rajouter, changer certains mots, etc., mais, à la fin, on sent que le texte est satisfaisant, qu'il est à nous. La chose la plus belle intervient quand on n'est pas obligé d'écrire quelque chose de particulier avec une limite de temps : on est libre de choisir ce qu'on veut et libérer notre fantaisie. Y a-t-il besoin d'une autre raison pour écrire ? Après, si quelqu'un a l'envie de lire notre texte, c'est fantastique !

NINA NEMBRINI, 18 ans, texte remarqué, langue apprise, Tessin.

Dessins de Michael Rampa (2012)

Daniel Vuataz

Les buées blanches d'Oradea

En route avec les lauréats du PIJA 2011

« Le matin il faisait froid et une épaisse couche de rosée argentée couvrait les alentours verts. Un silence solennel régnait sur le monde. La buée blanche des lointaines vallées profondes se levait vers le ciel ; et dans la fraîcheur de l'air de la nuit, le souffle vif et bouillonnant des torrents de Neagra enveloppait toute la contrée d'une fumée hivernale, traçant entre les galets façonnés des rives pures un sillon cendré de brouillard éveillé. »

Calistrat Hogaş – *Souvenirs d'un voyage* (1882)
(traduction du roumain par Felicia Cucuta)

En 2007 c'était Aoste, de l'autre côté des Alpes, à quelques battements d'ailes de la rive du lac d'où je vois les montagnes. Il neigeait sur les cols, et les lauréats du PIJA roulaient depuis Genève sur les grands viaducs des Alpes maritimes. La vallée italienne ressemblait, pour moi, aux vallons tessinois que je connais bien, entre pierres roses, palmiers, routes transalpines et sapins bleus. Ce fut mémorable. En 2010, c'est au plus près de nos sourds cantons préalpins, à Crans-Montana, que j'ai renoué avec le week-end de remise des prix. L'occasion de découvrir le chic d'une station hors-saison, de me sentir pratiquement à la maison et d'inaugurer le journal du PIJA sur une volée de poètes enthousiasmants. Cette année, le prix a osé le grand saut. La Roumanie, de l'autre côté de l'Europe. Oradea, petite cité prospère posée à l'est de la grande plaine hongroise, à l'orée des Carpates et de la mythique Transylvanie. Oradea, sa rivière froide, ses églises en sucre glace, ses plafonds replâtrés, sa *ţuică* ses brumes éternelles. Il y a une histoire à raconter pour chaque édition du PIJA. Celle-ci commence dans une gare suisse, au cœur d'un automne caniculaire…

MERCREDI 23 NOVEMBRE 2011. ZURICH, HAUPTBAHNHOF, 22H29.

Sous le mobile obèse de Niki de Saint Phalle, trente chalets et leur neige de polystyrène attendent, volets fermés, le début de l'hiver. Un immense sapin givré fend la foule des voyageurs en deux. Le hall principal de la gare de Zurich a des odeurs de barbecue et je cherche, sur le panneau géant où des bandes de plastique bleu défilent à toute allure – un guide de voyage qu'on effeuille – le nom d'une ville monumentale au bord du plus long fleuve d'Europe. J'ai besoin d'un thé froid mais il n'y a que de la bière et des cafés serrés dans les roulottes de luxe, et des bretzels au fromage devant les locomotives alignées. Des trentenaires à grosses montures, sacoches Freitag et manteaux noirs, s'engouffrent dans des trams bleu et blanc au bord de la Limatt. Il me reste une demi-heure à tuer avant la traversée du continent et je cherche à entrer au Lounge Bar. On me congédie : je n'ai pas d'abonnement première classe.

Dans la lumière du quai numéro 7, ma valise a l'air rose et ses roulettes font un bruit de wagon minier. Je cherche ma fenêtre en longeant le convoi, qui subit un léger recul alors que la locomotive des chemins de fer fédéraux, cent mètres plus loin, se connecte à la vieille rame hongroise. Trois Juifs orthodoxes passent en sens inverse, leurs sacs dans des caddies, un cornet de fast-food à la main. Les Péruviens, derrière mon dos, sortent leurs pulls d'alpaga de grands sacs de cellophane, qu'ils rangent dans leurs chalets préfabriqués. Le marché de Noël débutera dans deux jours. Il ressemblera à tous ceux que je connais. D'ici là, je serai en Roumanie. Les délégations arrivent demain en avion, m'a dit l'Éditeur au téléphone, mais c'est par voie de fer que j'ai choisi de faire la traversée. J'ai toujours aimé les trains de nuit. Et puis, comme ça, on se sent voyager.

Le sapin de Noël de la gare de Zurich brille bleu-cristal dans le soir, et je m'assieds sur ma valise rose, devant la voiture 319. Il fait chaud en Suisse, du jamais vu pour la saison depuis 1860, disent les manchettes des journaux et les présentateurs télé, et j'embarque pour la Hongrie. Budapest, première escale. J'y ai séjourné il y a quatre ans ; demain je ne ferai que passer. Sur mon wagon, il est écrit, en grosses capitales vertes : *Couchette coach, Fekvöhelyes kocsi, Carrozza con cuccette, Liegenwagen*. En face, un train régional s'ébranle pour Risch-Rotkreuz et les paradis fiscaux du lac de Zug. Dans mon compartiment surchauffé, deux grosses Hongroises dorment déjà, sous le plafond, tournées contre le mur de formica. Un miroir voilé occupe l'une des parois où trois couchettes superposées sont dressées. Je choisis celle du bas. Je ne peux pas voir mon reflet, et seul le clignotement du détecteur de fumée, toute les huit secondes, jette un éclat vieux-vert sur le store tiré. La porte a cinq verrous, mais un seul semble fonctionner. Je m'allonge, relève délicatement le store avec les pieds et profite des lumières de Zurich pour lire, alors que le train se met en marche, exactement à l'heure. Charles-Albert Cingria, *La Grande Ourse*, une fois encore.

JEUDI 24 NOVEMBRE, DANS LE TRAIN, 08H50.

L'Autriche, en somme, depuis les vitres griffées du train, c'est le Gros de Vaud pendant des heures et des heures. Pas âme qui vive, et pas de quoi sortir un appareil photo. Parfois un champ d'éoliennes, un observatoire à oiseaux, une église pseudo-byzantine. On dit que l'Orient commence à Budapest. J'ai aussi entendu que c'est l'Occident qui y prend fin. Les mauvaises langues rajoutent que l'Europe n'a rien arrangé du tout… Moi je suis dans le train, j'ai dormi comme un prince sur ma couchette étroite, et je viens de réaliser que mes euros tout neufs ne me serviront à rien, ni en Hongrie, ni même en Roumanie. Le stewart du wagon me demande mes papiers d'identité, et m'invite à déjeuner, en anglais, *in his apartments*. Je me lève et le suis dans le couloir étroit. Il se perd en courbettes et me présente du thé, une montagne de petits croissants mous emballés dans du plastique doré et un gobelet de jus d'orange fluo. Sur le coin de son lavabo, quelques revues érotiques et un rasoir en charge.

Le front sur la vitre, dans mon compartiment déverrouillé, j'observe alternativement le dos dénudé d'une de mes grosses Magyares dépasser de sa couverture grise et le paysage vallonné du dehors. À la frontière, c'est probablement un coup de chance, mais tout change, tout s'éclaire. Une pellicule de glace recouvre à présent le terrain, les champs en friche, les routes, les arbres, les hommes et les pélicans sur leurs poteaux kilométriques. Le givre remplit même le ciel, et le soleil est un trou lumineux dans la brume qui s'installe d'un seul coup, et pour longtemps. Le train longe un grand lac, un lac superbement gris parcouru de fumées, et puis je réalise après plusieurs minutes que c'est le Danube qui s'étend entre les bandes de terre. Il y a des terrains de foot nus parmi des filets de saules. J'enlève mon pull, je le remets, j'écris dans mon carnet. La température n'arrête pas de changer. Mes deux Hongroises dorment encore et leurs légers ronflements se mêlent aux chocs mous des traverses sous le lino du train. Le train qui file vers l'Est.

09H38. À LA FENÊTRE.

Les chefs de train ont des képis rouges et regardent passer, les bras croisés sur l'uniforme local, l'express européen depuis leurs gares-bunkers. Je pense à ces chiens de prairie dans les documentaires. Le train entre en banlieue de Budapest et la brume colle aux vitres. J'écoute mes Hongroises parler en tchèque, se maquiller dans le miroir mural, se passer un déodorant, se déshabiller, se gratter, se tendre une bouteille d'eau, glousser, descendre et monter de leur perchoir par la petite échelle de fer. Le stewart me rapporte mes papiers. Lui aussi a remis son képi. J'écris à Chantal. Elle me répond : « Partons nous promener. Rendez-vous pour déjeuner, midi quarante, devant l'hôtel. » J'enfile un bonnet et me frictionne les jambes. Il commence à faire froid.

10H45. BUDAPEST, SUR LA RIVE DU FLEUVE.

La ville est pleine d'une condensation froide, ses grandes artères dorées filent depuis le Danube jusqu'à la gare et, dans la rue, les marchands itinérants ont des mitaines. Il y a des braseros sur les petites places et des enseignes lumineuses au néon dans les passages sous voie. L'eau gèle dans les flaques. Pourquoi est-ce que la cérémonie du PIJA n'a jamais lieu en été, et au bord de la mer ? Je m'attarde sur un groupe de pigeons entassés au-dessus d'un saut de loup : un vieux sandwich, inaccessible festin, déchaîne les froufrous d'ailes et les tintements de becs contre les grilles d'acier.

De Pest la moderne, sur la rive de pierres monumentales, on distingue à peine Buda, tant le fleuve est large et la brume compacte. Les employés des grands hôtels – je passe devant le Marriott, devant le Hilton – ramassent les dernières feuilles au sol. Les platanes sont courbés en dessus de la ligne des trams qui longent, jaunes et blancs, le quai jusqu'au Parlement. Une Japonaise, en fluo, écoute devant l'eau claire sa musique sur une chaise de ciment. Le stratus frôle le sol et le faîte des immeubles, devant l'hôtel où sont supposés m'attendre Chantal et les membres de la délégation belge, n'est pas visible. La ville n'a plus de bord, elle s'étend sans limites et se perd jusqu'aux nues. Je contourne le bâtiment pour apercevoir Paul, assoupi dans une confortable vitrine. Assia, la lauréate belge, fait les cent pas dans le hall. On fait connaissance. Un taxi nous attend, il faut réveiller Paul.

14H15. AÉROPORT DE BUDAPEST.

Sur le tarmac du terminal 1, des avions jaunes, oranges, roses et violets font un ballet de fer. Une petite foule s'est rassemblée sur la terrasse, à prendre des photos dans le froid. Nous prenons les paris : deux appareils d'une compagnie orange ont atterri en même temps et nous guettons, à travers les téléobjectifs, la porte par laquelle sortira la silhouette de l'Éditeur, précédant celles d'une dizaine de lauréats et d'une demi-douzaine d'organisateurs (organisatrices, pour la plupart) sur le béton de la piste d'atterrissage.

Lucia, notre hôte pour le week-end, s'est déjà postée à la sortie des douanes, petite toque de fourrure rousse et pancarte « PIJA » à la main. Elle côtoie des Chinois, des chefs d'entreprise, des familles impatientes. Je songe à me faire passer pour « Li Wang », pour « Stan Katzenellenbogen », pour « Marius Hanescu »… Lucia embrasse et salue les lauréats comme ses propres enfants, à mesure qu'ils débarquent dans le hall, et les oriente vers le reste du groupe où les valises s'entassent.

Le car s'engage sur la route nationale : une interminable traversée, le long des glissières sales et des files de camions ukrainiens, dans la nuit déjà tombée. Sans arrêt jusqu'à Oradea, première ville après la frontière roumaine. Lucia, au microphone, parle de la région que nous découvrirons pendant quatre jours – la sienne – alors que des sandwiches, de l'argent de poche et des bouteilles d'eau plate sont distribués. Je rejoins l'Éditeur à l'arrière. Sa fille, cinq mois à peine dans une combinaison rose intégrale, dort sur deux ou trois sièges molletonnés. L'Éditeur a le sourire. Il fait nuit noire au dehors, et je m'endors contre ma vitre.

20H06. ORADEA, ROUMANIE.

L'hôtel est une vaste salle à catelles et faïences bleu foncé, tout en vitres et reflets de porcelaine. Au sol, une moquette grise au nom de l'établissement. Les cartes des chambres cliquettent dans des couloirs sans fin. Je découvre une bouteille de *ţuică* dans la mienne, aux couleurs du PIJA et de la Roumanie. Une carte de la ville, un mot de bienvenue. Un programme du week-end. Une bouteille de vin rouge. Oradea, de l'autre côté de la vitre double, brille orange et jaune dans cette brume qui ne veut pas se lever et qui semble déborder dans la chambre. Pas le temps de s'assoupir, il faut descendre dîner.

Oradea en barquette réfrigérée

Dans le hall de l'hôtel, par petits groupes, les lauréats discutent les uns avec les autres. Français, Suisses, Belges, Roumains, Italiens : tous sont partagés entre l'excitation de se trouver ici, au cœur de la Transylvanie grâce à leur écriture, et la fatigue qui pèse sur les sourires. La cuisine copieuse de la région et le vin trop sucré achèvent pourtant de délier les langues. On parle rapidement d'écriture. On se pose des questions insondables. On ouvre des débats sans fin. Les Belges vont se coucher – ils sont montés dans l'avion à quatre heures du matin – alors qu'un dernier groupe fume, exquis plaisir roumain, dans la chaleur du grand hall d'entrée, poursuivant en cercle de canapés bleus les discussions intimes ébauchées au repas.

VENDREDI 25 NOVEMBRE, EN VILLE D'ORADEA, 12H58.

Depuis la tour de la Mairie, la vue s'offre sur ce « petit Paris » en barquette réfrigérée. Par groupes de trois ou quatre, les lauréats prennent des photos blanches du fleuve-miroir, des rues-parkings noyées de brouillards et des nuages contre les arbres figés. Je photographie Arthur avec l'appareil de Lucian, Lucian avec celui d'Arthur, Arthur avec celui de Ludmilla et Ludmilla avec le mien. Charlotte grelotte dans la soupente. Le vice-maire, d'un ton de commentateur sportif, nous a appris qu'Oradea était la destination de rêve de tous les Roumains : les centres *wellness* les plus courus du pays et les meilleures sources d'eau thermale s'y trouvent tous. Il a parlé sa langue, dans un micro, très doucement, et Lucia a traduit, hurlant et souriant dans la grande pièce boisée.

L'église orthodoxe, à l'angle d'une rue en travaux – deux hommes fument au fond d'une tranchée – est chargée de peintures, tapisseries, autels, marbres, porphyres, ors et boiseries hétéroclites. Devant les chaires, sous les lustres éteints de la porte d'entrée, une boutique propose ses articles aux fidèles : icônes peintes, retables, assiettes, crucifix, canettes de Coca-Cola et bouteilles de *țuică*. Le vendeur, derrière la nappe dorée, est un fonctionnaire en complet brun. Il compte ses lei souplement et donne du couteau dans un immense cierge jaune, tranchant dans la cire dure comme on pèlerait un saucisson. Dans la nef une cérémonie d'exorcisme bat son plein. Chants monocordes, recouvrements de toges, grelots et lourds livres incrustés répondent aux hosties en paquets de trente, ampoules rouges électriques et grands thermos d'eau chaude du marchand du temple. Même dans les murs de la vénérable église, la buée blanche s'attache aux bouches et aux narines, et le prêtre souffle ses airs sur la petite assistance. Les vitraux sont gelés.

Le groupe reprend le car pour quelques centaines de mètres. Le temps d'enlever sa veste, son pull, son autre pull dans la chaleur étouffante du véhicule. Seule Maylis garde le sien, mais il est d'un bleu très personnel, et peut-être éternel. Puis il faut ressortir au grand air, les tempes compressées, de chocs thermiques en chocs civilisationnels. On passe dans une galerie vidée et son Café sexy, on monte dans une immense salle à Bingo, on découvre des arrière-pièces où l'employé du jour nous fait aimablement comprendre que rien de tout cela n'est *photographiable*, puis on poursuit la visite dans des escaliers de légendes dépeuplées. Les fenêtres, de loin, sont en albâtre, et de lourds rideaux rouges les séparent des yeux secs de la rue. Dehors le brouillard se précipite en cristaux sur tout ce qui émerge de terre. Le plus beau, ce sont les rosiers noirs, en fleur, saisis par le gel entre les grilles de fer forgé d'une autre église en pierres monumentales. J'emboîte le pas sur celui du groupe qui poursuit la tournée. Lucia nous emmène dans les quartiers modernes de sa cité de glace, de salles de restaurants fraîchement rouvertes en casinos post-rococo. Il y a des cœurs partout, des stucs de crème fraîche et des aigles roses aux plafonds gigantesques. Quelques lauréats examinent un électricien travailler, photographient un maçon, un peintre, un couvreur au travail sur leurs planches de coffrage. Les vestiges, tantôt délabrés, tantôt plastifiés d'une époque aristocratique récemment révolue, défilent devant nos yeux. Les ouvriers Roumains sont restés dans leurs villes, ni l'Europe ni Schengen n'a rien changé à cela.

Le temps s'égare dans les rues. On ne sait plus très bien quoi faire, quoi regarder dans ces théâtres dorés et veloutés. Les miroirs ont cinq mètres de haut. Les orteils gèlent dans les souliers et les doigts sont bleutés.

15H34. RUE CONSTANTIN DOBREGEANU.

L'asphalte fume vert entre les grilles des bouches d'égout. Les robinets distillent une eau trouble et bouillante à côté des voitures japonaises aux pare-brise givrés. Cette eau riche qui court sous le sol de la ville et rejoint les nues par toutes ses bouches, car la lumière baisse déjà en cette fin d'après-midi, et l'air craque de froid puis pétarade en fumigènes mordants. La rue roumaine est en révolution thermale, et je rentre à l'hôtel.

16H13. HALL DE L'HÔTEL.

Début de soirée libre dans « la rue piétonnale » d'Oradea, cette rue de la République que de petits groupes de dames arpentent en talons en vison et qu'égaient quelques guirlandes de lumières. Je la parcours trois fois, dans les deux sens, accompagné d'Angélique, Charlotte, Lucian, Arthur et Assia, le nez levé aux délires « architectoniques ». Il faut changer des lei dans un magasin de sous-vêtements. Quelqu'un s'achète des piles de rechange. Quelqu'un d'autre une brosse à dents. On cherche des pulls de laine, désespérément. Xavier nous retrouve au Lactobar, années huitante ou quatre-vingt, voiture franco-roumaine pour se la jouer *Pulp Fiction* post-communiste, cassettes audio et aspirateurs soniques aux murs. Bière Ursus et café au yaourt dans les verres. Assia parle de la Corée du Nord, Xavier du père d'Assia, Angélique de la Jeunesse de Charmey et Lucian de ses parents, qui l'attendent dans la ville d'à-côté. J'ai des envies de *Grease 2*, de tubes de Whitney Houston et de Kevin Costner.

18H00. BIBLIOTHÈQUE DÉPARTEMENTALE D'ORADEA.

Des livres de seconde main sont posés, par petits ensembles passés, le long de vastes couloirs immaculés. Ça sent la peinture fraîche, le bois laqué. La section francophone rassemble best-sellers et romances de seconde zone (j'aperçois un Danielle Steel traduit, deux ou trois SAS, un pavé de Merleau-Ponty), et la directrice nous tend avec fierté son bristol métallisé.

Dans une salle adjacente munie de gradins confortables, une volée de lycéens roumains nous lisent leurs diapositives sur la culture roumaine – j'entends Eminescu, Blaga et Gheorghiu pour la première fois dans leur véritable milieu. Manque peut-être Gherasim Luca et ses transes monochromes, mais le poète s'est jeté il y a longtemps dans les eaux chaudes de la Seine, et ce ne sont pas celles de la Criș Rapide, bordant la bibliothèque et figées par la glace, qui peuvent s'en vanter. Trois amateurs jouent une scène de Ionesco sur fond de cuivres et violons. Charlotte m'accompagne à l'apéritif, elle aimerait parler aux lycéens. Trois garçons de dix-huit ans nous disent, en anglais, que la Roumanie n'a plus rien à offrir. Une jeune fille, en talons et créoles de paon, qu'il y a tout à faire.

Le groupe retourne en ville, bavarde, lit des poèmes, marche dans la nuit. Dans un petit théâtre, une troupe folklorique mondialement primée danse et chante et se change à toute vitesse derrière un rideau blanc. Les bottes donnent du talon, les cuisses et les leggings claquent et virevoltent, les petits chapeaux rouges tombent et l'orchestre traditionnel s'époumone à l'arrière, alors que le groupe de danseuses, cheveux noirs et yeux oblongs, les mains sur les côtés, se montre avec économie dans de grandes robes fleuries. Le sourire croche aux oreilles, il est communicatif. Chantal enfile ses bouchons et se cale sur sa chaise. Les flashs crépitent. On oublie les vapeurs froides du dehors.

Le restaurant du banquet, au début de la rue, est un caveau médiéval peuplé de serveuses en bures soniques. Un grand dragon de fer forgé garde l'entrée. La table des lauréats est complète, la *țuică* s'évapore sur pieds, le vin est toujours trop sucré et les discussions vont bon train. Les Tessinoises parlent avec une Roumaine qui aime l'existentialisme, les deux Genevois primés lancent des vannes belges, la secrétaire rigole avec un Fribourgeois, les Françaises découvrent le monde hors de leur petit pays et j'écoute Ludmilla me parler du Valais, de Fully et des personnages de ses textes. Je pense à Montana, au PIJA 2010, à ce nouveau groupe d'écrivains en devenir, qui émerge déjà des grands brouillards roumains. Je sors prendre l'air, et les rumeurs du caveau s'épanchent dans la nuit déjà bien avancée.

Un dernier groupe s'attarde dans le froid d'Oradea à écumer les cafés. Les filles roumaines, dans les ruelles, ont des jambes impossibles et très peu de tissu. Angélique remet son capuchon. Charlotte remonte le col de son manteau, Maylis éternue dans son pull. Oskar montre la voie le long de la rivière gelée. Demain, des prix seront distribués, des textes seront lus, des livres garniront les bagages. Demain, à Budapest et sur les berges de toute l'Europe, il fera bon flâner le long des fleuves, et sous les marronniers.

Daniel Vuataz
Novembre 2011-janvier 2012

Inédit

La pêche à la carpe en Roumanie vue par Marius Daniel Popescu

Papier à en-tête

Tu es au bord du lac, à côté de deux cousins, vous êtes venus à la pêche à cinq heures du matin, il commence à faire chaud, l'un des cousins a deux ans de plus que toi, son frère est de trois ans ton cadet. Ton grand cousin est installé avec ses cannes à pêche à ta droite, son frère est à ta gauche, chacun de vous a trois cannes à pêche, vous regardez les bouchons qui ne bougent pas, tu dis « Ça mord pas du tout aujourd'hui ! », le petit mange du fromage blanc avec du pain, le grand te répond « C'est pas grave, il fait beau, nous prenons un bon bain de soleil ! ». À vous trois, vous n'avez même pas pêché un kilo de poisson, tu es triste parce que tu sens que vous allez rentrer à la maison sans pouvoir apporter de quoi manger pour le soir, tu sais que vos parents sont très contents quand vous ne perdez pas de temps pour rien au bord d'un lac ou d'une rivière.

Tu cherches ta bouteille d'eau, tu te souviens qu'elle est cachée sous ta veste posée dans l'herbe, pour qu'elle soit protégée du soleil ; tu te lèves, tu fais quelques pas sur le talus, tu arrives à côté de ta veste de pluie, tu te retournes vers le lac, tu regardes encore une fois les bouchons de tes cannes à pêche, tu es prêt à bondir vers tes cannes à pêche au moindre signe d'un poisson qui mordrait à tes hameçons. Tu regardes ta veste noire et tu te penches et de ta main droite tu cherches la bouteille d'eau, tu la sens sous le tissu, tu la sors, tu te remets droit, tu enlèves le bouchon de cette bouteille d'un litre et tu bois au goulot. L'eau n'est pas encore chaude, tu bois plusieurs grandes gorgées, le petit cousin dit « J'aimerais de l'eau, moi aussi ! », son frère enlève sa chemise, il dit « Nous pouvons nous baigner, il n'y a plus d'espoir d'attraper davantage de poissons ! ». Tu réponds « Il n'est pas question qu'on se baigne ici, à l'endroit où nous pêchons, si tu veux te baigner, tu vas plus loin, tu t'éloignes, tu vas au moins à cent mètres d'ici ! ».

Pendant que tu te déplaces vers ton petit cousin pour lui apporter la bouteille d'eau, vous entendez des cris de garçons de votre âge, ils arrivent au bord du lac comme vous êtes arrivés ce matin, à vélo, tu donnes la bouteille d'eau à ton cousin qui te dit « Merci ! » et tu continues à regarder les nouveaux venus qui ont laissé leurs bicyclettes dans l'herbe et qui se déshabillent et descendent vers l'eau et pénètrent dans le lac juste en face de vous, ils sont maintenant cachés par les roseaux, ils continuent à crier et à faire du bruit dans l'eau, ils tapent de leurs mains la surface du lac, tu les entends dire « La voilà, la voilà, la belle carpe ! ». Et tu vois une grosse carpe qui fait un plongeon de deux mètres dans les roseaux d'en face, tu réalises que les nouveaux venus sont là pour pêcher à la main de gros poissons, tu n'entends plus leurs cris, ils ne font plus de bruit, tu regardes vers eux, tes cousins sont debout, après quelques minutes de silence tu entends « Je l'ai eue ! je l'ai eue ! » et tu vois une grosse carpe de deux ou trois kilos dans les mains d'un garçon de ton âge qui marche lentement dans les roseaux d'en face, il se dirige vers la rive et ses copains le suivent.

Tu regardes les roseaux qui sont près de l'endroit où vous avez choisi de pêcher, tu commences à te déshabiller, lentement, ton grand cousin voit que tu enlèves ton pantalon, il dit « C'est bon, alors, on peut se baigner ici ! », tu enlèves ta chemise salie par la terre du bocal qui contient vos vers de terre, tu dis « Non, je vais pas me baigner, moi, je vais pêcher comme eux, je veux pêcher des grosses carpes, à la main. ».

Tu ne sais pas pêcher de gros poissons à la main, tu te rends compte que tu commences à comprendre comment les garçons qui se trouvent de l'autre côté du lac ont fait pour attraper une grosse carpe à la main, tu es en slip et tu descends vers le plan d'eau, tu dis à tes cousins « Venez dans l'eau, il faut qu'on encercle des carpes dans les roseaux ! », tu les vois t'obéir, ils enlèvent leurs habits et te suivent dans l'eau, tu avances lentement, l'eau devient de plus en plus profonde, tu te diriges vers les roseaux, tu dis aux cousins de te devancer, l'un par la gauche, l'autre par la droite, tu sens comment tes chevilles et tes mollets s'enfoncent dans la vase, tu attends que tes cousins s'éloignent de quelques mètres, vous faites une sorte de triangle humain, l'eau vous arrive jusqu'à la poitrine, vous êtes dans les roseaux et vous avancez en silence, tu vois à peine tes cousins, vous vous parlez doucement, ton petit cousin dit « On fait quoi maintenant ?! », tu dis « On fait du bruit dans l'eau, tapez l'eau de vos mains, bougez les pieds dans l'eau ! » et, quelques secondes après, une grosse carpe sort de l'eau et plonge près de ton grand cousin qui crie « Elle est là, elle est à un mètre de moi, viens, je ne sais pas comment faire ! ».

Tu dis « Ne bougez plus, ne criez plus ! » et tu avances vers ton cousin qui te montre l'endroit où la carpe s'est enfoncée dans la vase, tu sais que la carpe doit être entre les roseaux ou dans la vase qui vous arrive jusqu'aux genoux, tu avances difficilement et, par réflexe, tu tiens tes bras tendus dans l'eau et tu cherches avec tes doigts la peau glissante du poisson. Tu es tout près de ton cousin, tu peux le toucher des doigts de tes mains, tu lui dis « Montre-moi où tu l'as vue tomber ! », il te montre les roseaux qui sont devant lui, tu t'enfonces dans l'eau qui t'arrive maintenant jusqu'au cou, tes mains et tes doigts cherchent lentement le poisson parmi les roseaux, tu sens la vase dans tes mains et les tiges de roseaux et des feuilles, tu bouges tes bras et tes mains et les doigts de tes mains et tu sens, aux bouts de trois doigts de ta main gauche, la peau de la grosse carpe. « Elle est là, je viens de la toucher, ne dites plus rien, ne bougez pas du tout ! », tu sais que tu dois comprendre quelle partie de la carpe est touchée par tes trois doigts, tu comprends que tu dois attraper le poisson par la tête, en le serrant par ses ouïes, tu diriges ta main droite vers l'endroit où tu gardes le contact avec le poisson, les cinq doigts de la main gauche touchent maintenant la carpe, les doigts de la droite touchent eux aussi le poisson, tu réalises que tu touches la partie arrière de la carpe, tes doigts se trouvent à quelques centimètres de sa queue, tes doigts avancent dans l'eau et en gardant le contact avec la peau glissante de la carpe, tu sens son dos énorme et tu avances avec tes doigts, tu as le menton dans l'eau, tu serres le poisson de tes deux mains par la tête et tu le sors, lentement, de l'eau, tu le soulèves en le tenant au-dessus de ta tête.

Marius Daniel Popescu

Janvier 2012

*Marius Daniel Popescu est né en 1963 à Craiova. Il a vingt-et-un ans à Lausanne, où il réside, travaille et a publié deux recueils de poésie (*4x4 : poèmes tout-terrains*, Antipodes, 1995 ;* Arrêts déplacés*, Antipodes, 2004, Prix Rilke 2006). Ses deux premiers romans, racontant sa jeunesse en Roumanie sous la dictature communiste et sa vie de père de famille en Suisse, ont paru à Paris (*La Symphonie du loup*, José Corti, 2007, Prix Robert Walser 2008 ;* Les Couleurs de l'hirondelle*, José Corti, 2012). Marius Daniel Popescu est le fondateur et responsable du journal littéraire* Le Persil.

Le choix de...

La Pije propose un regard critique sur quelques textes publiés dans le recueil du PIJA 2011. Il a été demandé à Jean-Louis Kuffer (*24 Heures*), Jean-Michel Meyer (*RSR Espace 2*), Anne-Lise Delacrétaz (UNIL, École de français langue étrangère), Pierre-Yves Lador (Bibliomedia), Matthieu Ruf (*L'Hebdo*) et Daniel Vuataz (*Le Persil*) d'évoquer le texte qui les a le plus touchés parmi ceux des lauréats d'Oradea.

Maria Sol Oliva, *C'était*

(Texte remarqué, langue apprise, Argentine, pp. 159-163)

LA NIQUE AUX CLICHÉS

Il existe un *Dictionnaire des clichés littéraires* en collection de poche, dont l'auteur est Hervé Laroche. Tant mieux, parce que vous, je ne sais pas, mais moi, dès que je prends la plume ou le clavier, j'ai peur du cliché, dont le repérage est bien plus complexe qu'il n'y paraît. On croit jouer en toute ironie avec le cliché, qui est une figure de style comme une autre, après tout, mais bien souvent, c'est lui qui, à notre insu, se joue de nous, quand on écrit dans sa propre langue, dans sa langue à soi, « celle que précisément on n'apprend pas, celle qu'on pompe avec le sang dans le ventre de sa mère », pour le dire avec Charles-Ferdinand Ramuz.

C'était ne recèle aucun cliché, croyez-moi, et le *Dictionnaire* d'Hervé Laroche peut rester fermé sur ma table. Est-ce parce que l'auteur écrit en « français langue étrangère » ? À la première lecture, interloquée par le narrateur à lunettes de Maria Sol Oliva qui « descend le regard pour jeter un coup d'œil aux journaux récemment sortis de la presse » ou « hisse les sourcils », non moins déconcertée par son voisin « expectant l'appropriation du journal », j'ai pris mon stylo à bille rouge de professeur de français : « expression impropre », ai-je été tentée de griffonner dans la marge, et pas qu'une seule fois. Expressions impropres, certes, mais si originales et inédites que, séduite dès la seconde lecture de *C'était*, j'ai rebouché mon stylo à bille rouge de professeur de français (« rétractable », comme celui du narrateur à lunettes) et l'ai posé à côté du *Dictionnaire des clichés littéraires*.

Qu'en pensez-vous : si Maria Sol Oliva fait si insolemment la nique aux clichés qui banalisent mes textes et, peut-être, les vôtres, n'est-ce pas parce qu'elle écrit dans une langue impropre, dans une langue qui n'est pas à elle, « celle que précisément elle a apprise, celle qu'elle n'a pas pompée avec le sang dans le ventre de sa mère » ?

Anne-Lise Delacrétaz
Maître d'enseignement et de recherche
École de français langue étrangère
Université de Lausanne

Oskar Coursin, *Le vide et la mer*

(Texte remarqué, langue maternelle, Fribourg, pp. 71-78)

LA MER NOUS PORTERA

Au commencement, il y a le vide. Celui qu'un « vieil homme » découvre, un jour de janvier, en lui, autour de lui, partout. Le vieil homme fait table rase, plaque sa vie d'avant, femme, filles, travail, et se paye une partie de campagne. C'est une fuite en forme de road-trip ramassé et ferrugineux que signe Oskar Coursin, dix-huit ans, dans *Le vide et la mer* : une échappée solitaire de l'amer vers la mer, trajet banal et pourtant hautement symbolisé du marginalisé qui se cherche, par ricochets, à fouler les routes grises, dans les facettes patinées des pantins qu'il dépasse au décompte des cafés, des motels, des abribus en tôle isolés.

Le vieil homme ne sait pas ce qu'il cherche, ne sait pas ce qu'il évite, pourchasse, désire... Il sent simplement « ramper le malaise », ne perçoit plus de « sens », et seul ce « ressentiment du dedans » l'habite et le colonise, le parasite et le pousse à couper les amarres. La secousse salutaire aura peut-être lieu là-bas, de l'autre côté de la colline, après la prochaine ville, plus loin, toujours, et jusqu'à la marge du monde. Et puis il y a ce vent, omniprésent, dans les chemins de traverse, le souffle aigu haut dans les arbres, les rafales de sa femme qui ne comprend pas, les bourrasques des voitures carnassières le long des routes qui alimentent le marais sale des villes, et, en périphérie, les centres commerciaux, trop propres, qui sont « l'enfer » d'une société de consommation dépeuplée et absurde. Ces bourrasques ne retombent jamais, elles poussent à la folie, les voilà qui président à la sénilité blasée et résignée, confinent à la vieillesse précoce. « Partir ou périmer », comprend alors le vieil homme. C'est «marcher» qu'il choisit, et le voilà qui taille la route, fuyant les cités, de passerelles de campagne en dunes et en collines, jusqu'au prochain abri pour la nuit.

L'homme, il faut le dire maintenant, n'est pas véritablement vieux : ses idéaux le sont assurément, son âme l'est devenue, et les « vieillards » de toutes espèces, postés le long de son calvaire atone, dans des poussettes ou attablés aux bistrots dans des auberges-relais, lui renvoient une image intenable de sa propre vanité. La vieillesse, qui est ici l'usure précoce de toutes les facultés humaines, lui est présentée par le menu : est-il trop tard pour tout envoyer paître ? Il faut réapprendre. Même la poésie est en avis de tempête. Avec le vide, il y a la mort. Entre les deux, il y a le rêve, et le vieil homme d'Oskar Coursin, la nuit, voit des symboles qui devraient l'effrayer. Au lieu de ça, le voilà qui reprend son hasardeux exil, sans justification, sans prêche, sans plaidoyer, sans plainte non plus, un jour après l'autre, traînant son spleen comme ces personnages des films Sundance d'une Amérique indépendante. En relais des symboles religieux impuissants (la Vierge tourne le dos aux hommes, le Christ est dans les brumes), c'est la puissance évocatrice et hallucinatoire de la mer, immense et prodigieusement plate, qui délivre ses promesses de remède au vieil homme arrivé au bout de son enfer. La mer te portera, souffle Oskar à la barbe du vent, et au nez des idées reçues. De villes tombales en villages bidons, à pied, en train, en pouce, en plein mois de janvier et parmi les neiges jaunes, le vieil homme cherche sa mer, de tout son être, qu'il voit d'abord en songe, puis qu'il embrasse littéralement dans une poésie magnifiquement économe, parfois presque maniérée : « La masse molle du sable se moule aux pas, aux pneus, se lisse à la mer, aux vents brumeux que le vieil homme hume ».

Au commencement il y a le vide, et tout au bout, la mer. Pas de chasse à l'espadon finale, pourtant, pour ce vieil homme-ci face aux étendues salées, mais une sagesse populaire soutenant le récit parsemé de pépites et trouvailles qu'agence Oskar Coursin au fil de ses intuitions. Je ne peux m'empêcher de songer à la mine teigneuse et iconique d'Hemingway : c'est comme accoudé au zinc de son café de la Gare que le narrateur du *Vide et la mer* nous brosse son lavis, à gros coups de pinceau sec, parfois bruts, parfois translucides et délicats comme de la nacre. Son personnage-fantôme est guidé dans les arcanes d'un réel fragmenté et cinématographique, et le narrateur-soûlon ne se gêne pas par couper court, abréger, distendre la trame, levant allusivement le voile lorsqu'il le veut, jouant avec la matière-monde comme on retouche le grain d'une photographie archi-connue. Écoutant avec bienveillance et justesse, l'ombre du vieil Hemingway traverse la fable en qualité d'interlocuteur privilégié, empathique, compatissant, vibrant dans la queue de la comète. On ne la lui fait plus, au vieil homme. La lutte est livrée sans broncher, parce qu'il faut vivre : « Il n'existe qu'une seule manière de combattre le vide, il faut le combler. » Ce voyage initiatique, pourvu d'une réelle force de frappe et habité par cette vérité très simple qu'ont les récits de comptoirs dans leurs meilleurs moments, apporte une réponse par l'acte à la question du « quoi faire », qui se fait plus claire à chaque lecture : « Mais maintenant, comme tous les ennemis du néant menaçant, le vieil homme est poète et la mer son alliée ».

Oskar Coursin m'a avoué, lorsque je lui ai demandé pourquoi il écrivait, qu'il n'en savait foutrement rien : « J'ai peur de dire n'importe quoi en répondant à cette question. Il y a le plaisir, le déclic, et beaucoup d'arrogance, je pense. » J'ai peut-être une proposition pour lui : l'écriture serait une marée particulièrement ample, qui dans ses meilleurs cycles viendrait combler une partie des béances qu'elle rencontre. Le vide redevient matière. Il suffit de se tenir au bon endroit. Et alors, le vent retombe et la vision est éclatante.

Daniel Vuataz
Collaborateur au *Persil* et à *La PIJE*
Lauréat du PIJA 2007

Naïma l'-Nour Mzé Hamadi, *Enracinés*

(Premier prix, langue apprise, Madagascar, pp. 135-150)

À lire en pages 13 et 14.

L'EXPRESSION FORTE DU MAL-VIVRE

Immédiatement âpres, mordants, sombres comme la face du monde hantée par ceux que Frantz Fanon a dit les « damnés de la terre », les textes de Naïma Hamadi, jeune Malgache de dix-huit ans, imposent une couleur, un ton, un rythme d'emblée très marqués.

Le Bienvenue sur terre du titre du premier de ces tableaux relève pour ainsi dire de l'humour noir tant cette scène d'une naissance tranche avec les réjouissances ordinaires. Voici de la viande « poussée » hors d'une autre viande, et ce sera pour souffrir. La scène est crue à souhait, et pourtant la mère est aussitôt fière d'avoir enfanté et s'apprête déjà, griffes et ongles, à faire de son enfant un lion.

« Jeté » au monde, le protagoniste de *Seul* le semble lui aussi, dans la situation élémentaire plus triviale de l'homme piégé entre la vilaine image de son miroir et le trou des chiottes, dans le cercle infernal d'un mal-être lancinant.

Par un retournement singulier de situation, dans *Soleil prisonnier*, c'est le « cul de mandrill de celui-ci », vu à travers les barreaux d'une cellule, qui devient le captif aux yeux du jeune révolté que ses idées politiques et sociales ont fait incarcérer à la suite de manifestations violentes. Plus intense encore, et se déployant comme un tableau concentré du désespoir contemporain figuré ici dans sa misère si criante qu'elle ne trouve plus de mots, *La logorrhée du silence* impressionne à la fois par son contenu protestataire et par sa force expressive ; et celle-ci rejaillit dans cette autre situation que décrit *La défection*, d'une jeune femme impatiente de s'arracher au poids des traditions et de la domination masculine.

Si l'on peut chipoter, ici et là, sur quelques détails formels de langue ou de construction, force est de reconnaître que ces cinq textes annoncent une « voix » singulière et forte, autant qu'un regard aigu sur la tragique réalité contemporaine. De toute évidence, Naïma Hamadi fait partie de ces jeunes auteurs africains qui, aujourd'hui, ont des choses à nous dire sur le monde et nous apprennent, de ce fait, à mieux le voir et peut-être le comprendre.

Jean-Louis Kuffer
Écrivain, journaliste et critique littéraire
Le Passe-Muraille, 24 Heures

Angélique Botti, *Fragments de vie*

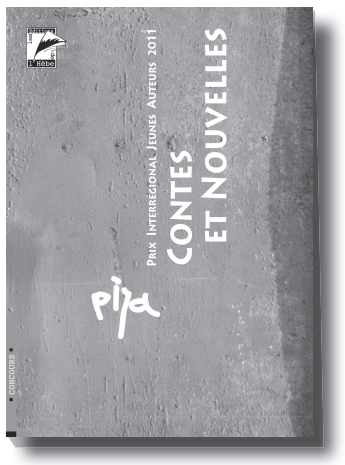
(Premier prix, langue maternelle, Bourgogne, pp. 19-33)

À lire en pages 14 et 15.

LES CHARMES DISCRETS D'ANGÉLIQUE

J'ai fait la route de mon village au sien, qui n'est pas celui d'à côté, bu l'apéritif dans la cuisine, avec ses parents et des voisins. Dans le jardin, une petite piscine bâchée, au loin, le lavoir et le cimetière. Angélique Botti a vécu son enfance ici, à Chevagny-les-Chevrières, en Bourgogne. Son père y est viticulteur. La famille, les amis, les plaisirs de la table sont quelques-uns des ingrédients de son travail littéraire. Angélique le dit volontiers : elle n'a pas d'imagination. C'est pourquoi, elle a choisi de parler d'elle, d'évoquer des moments de vie, choses vues, vécues, observées. Elle n'avait jamais écrit. Son truc, c'était plutôt la photo. Le déclic eut lieu au printemps dernier. À dix-huit ans, le bac en poche, elle venait d'arrêter son école de cinéma à Lyon et se retrouvait, déçue sans doute, à la case départ dans la maison familiale. L'an prochain, elle préparerait un BTS tourisme. En attendant, elle a le temps de nourrir doutes et incertitudes.

Le PIJA, dont elle entend parler, s'avère une diversion possible, l'occasion d'un exercice nouveau, un miroir tendu dont elle va se servir, se saisir. Écrire, se montrer, se cacher avec des mots, retrouver ses souvenirs, parfois enfouis et en faire des sujets. Définir un cadrage, comme en photographie, proposer un regard. Et assumer d'éventuelles maladresses. Écrire pour un concours, c'est en outre soumettre son travail à l'appréciation d'un jury, composé de gens qu'on ne connaît pas et qui ne nous connaissent pas. Angélique l'imagine neutre, ce jury, objectif, comme le miroir dont sans doute elle a besoin.



La chambre où elle est de retour est celle de son enfance. Angélique s'y retrouve entre deux mondes. Autour d'elle, ses images, ses livres. Devant elle, une histoire, des histoires à écrire. En une semaine, elle rédige une série de textes brefs. Vite, de peur que la matière ne s'use. Celle-ci se révèlera plus abondante que prévu. Angélique, premier prix du PIJA 2011, continue aujourd'hui à écrire.

Ses « fragments de vie », comme elle les appelle simplement, sont tissés d'observations. Elle y évoque des moments de plaisir, de tristesse (plus rarement), « des choses qui étaient là depuis des années et qui reviennent ». D'un tableau à l'autre, les points de vue varient, le narrateur change discrètement d'âge ou de sexe. À chaque fois, il dit « vous », s'adressant à lui-même et au lecteur. Manière, pour Angélique, de se tenir à distance, pour mieux observer et décrire, s'observer et se décrire. Si on lui demande qui sont ses personnages, elle dit « Monsieur et Madame tout le monde ». Sans doute est-ce l'image qu'elle a d'elle même. « Vous n'avez jamais transcendé la norme », annonce d'emblée l'un de ses avatars, pour se présenter. Suit le rituel d'un petit déjeuner ordinaire, interrompu par l'annonce à la radio de la mort d'Alain Baschung. Tristesse sans mots. Ailleurs, la voix semble plus âgée. Changer de rôle à l'intérieur de l'univers familial, jouer autrement au papa et à la maman, l'écriture permet donc cela. Jamais cyniques, amusants plutôt, ou émus, nostalgiques, cocasses et doucement ironiques, les « fragments » d'Angélique évoquent parfois le charme discret de la vie familiale. Ainsi, ce déjeuner dominical, au cours duquel une épouse bienveillante cherche désespérément une anecdote susceptible de mettre à l'aise son mari « psychorigide ». Elle n'y parvient pas et tire, avec distance, la morale de l'histoire : « Ne jamais espérer détendre son mari, fils unique de puritains droitistes, en partageant avec sa propre famille, un souvenir cocasse dont il serait le héros. » On pense à de petites bandes-dessinées, des courts métrages, des croquis, des chansons. Vincent Delerm ou Bénabar. Parfois ce sont des mots, des clichés langagiers qui sont mis en situation et analysés avec humour. Ainsi l'expression « Pour la simple et bonne raison », assénée au bon moment et de la bonne façon, se révèle définitive et sans réplique. Elle permet à celui qui l'emprunte d'abréger une réunion. Angélique Botti dissèque d'autres formules. « Sur le bout de la langue », par exemple, sert de prétexte à une nouvelle évocation amusée de l'atmosphère d'un repas familial. Nathalie Sarraute utilisait le mot « tropisme » pour évoquer des instants, des sentiments fugaces, difficilement exprimables dont elle dilatait la matière. Angélique Botti, elle, a choisi la forme courte pour dire, à sa manière, les petits plaisirs qui font, peut-être, les grands bonheurs. Ses influences seraient plutôt à chercher du côté de Philippe Delerm, le père du chanteur précédemment nommé. *La Première Gorgée de bière et autres plaisirs minuscules* figure en bonne place dans sa bibliothèque. Elle aussi dit, en poésie, le plaisir délicat des choses simples. La crème brûlée quand elle est réussie, les rires des enfants après la sieste, la visite inopinée d'amis. Le plaisir d'observer au dehors et à l'intérieur de soi. Et désormais celui d'écrire.

Jean-Michel Meyer
Journaliste et metteur en onde
RTS, Espace 2

Misha Meihsl, *Le Forgerêve*,

(Deuxième prix ex æquo, langue maternelle, Genève, pp. 45-67)

LA DROGUE DES SONGES

« La société pardonne souvent au criminel, disait Oscar Wilde ; elle ne pardonne jamais au rêveur. » On pourrait voir la nouvelle de Misha Meihsl, dix-neuf ans, comme une sorte d'interprétation radicalement ironique de cette phrase. Car si Wilde faisait référence – déjà – à l'utilitarisme ambiant de la société, transformant tout geste gratuit, comme celui d'admirer une œuvre d'art, en un acte presque subversif, dans *Le Forgerêve*, c'est l'individu qui ne se pardonne pas à lui-même. Plus précisément, le cœur noir de l'humain, ouvert comme une boîte de Pandore.

M., protagoniste passif d'une vie moyenne, découvre une nuit qu'il peut contrôler ses rêves. Cela commence par la correction d'un traumatisme, une chute d'enfant, puis par la découverte virtuelle des cinq continents. Rapidement, le personnage ne vit plus que pour le sommeil, extraordinairement lumineux en regard de son morne quotidien diurne. Dans ses songes il s'invente une vie rêvée, d'abord héroïque, puis, le frisson en appelant un plus grand encore, criminelle, jusqu'à ne plus pouvoir sortir d'une logique de surenchère qui cause sa perte, non sans une trop tardive prise de conscience.

Le Forgerêve est une métaphore de l'aveuglement de l'être humain et de son désir de liberté, de toutes les drogues qui nous font croire qu'une autre vie est souhaitable, et finissent par nous couper de la seule que nous avons. La connaissance de soi-même rendue impossible par le divertissement : « La distraction était l'unique désir qui occupait son esprit. » Plus que par son intrigue, la nouvelle captive par sa tonalité fantastique et le choix de son lieu – le rêve – miroir inépuisable des propres fantasmes du lecteur.

Elle se lit, surtout, d'une traite parce que Misha Meihsl est un narrateur. Son style ne recherche pas l'assonance ou l'effet, ni – au contraire de beaucoup d'auteurs débutants – l'originalité parfois artificielle de tel ou tel mot. Rien ne semble plus importer que la clarté, et la phrase se déroule presque sans accroc, touche parfois à la concision poétique : « On frappait à sa conscience, mais personne ne répondait, alors on frappait plus fort, inlassablement. Et les images revenaient. »

Habile dans le conte, Misha Meihsl l'est moins dans le dialogue, ce qui pénalise la scène finale et son médecin bavard. Le retour au terre-à-terre après l'élan mystique fonctionnerait mieux si la forme était moins ampoulée, plus en phase avec la tension du récit, très bien construite jusqu'ici.

Matthieu Ruf
Journaliste à *L'Hebdo*
Lauréat du PIJA 2005

Ludmilla Dorsaz, *Le balcon des étoiles*

(Texte remarqué, langue maternelle, Valais, pp. 79-94)

REGARD SUR LE BALCON DES ÉTOILES

Saisi je suis par le premier paragraphe qui dit tout le texte, la perte, la créativité ludique, la culpabilité, la honte et la castration…

Et puis à ces pertes successives vont se greffer les tentatives de résilience, les gestes humains en contrepoint subtil à l'inhumanité, la lâcheté, l'indifférence, le besoin d'étiqueter du monde économique et social contemporain.

Élan du cœur adolescent curieux (qui n'a pas forcément d'âge) et perçoit la vie même dans l'immonde désigné par le monde. Des figures de rhétorique sensuelles, corporelles, matérielles, éclairent le texte, balises lumineuses dans le décor des murs gris, des fenêtres grises, des chats gris et des souris grises. Confusion des sens rimbaldienne, les étoiles clapotaient… une éclaboussure de musique. Le quotidien glacial est enté de ces mouvements, de ces verbes incarnés qui animent le texte. L'ambivalence des étoiles qui assistent de loin à toute l'histoire reflète celle des seconds couteaux aux bonnes intentions tant qu'elles ne dérangent pas leur dérisoire carrière.

Les divers niveaux du langage interpellent l'usine à clichés contemporaine.

L'éclat contre l'immonde, la difficulté de survie du trois dans la binarité formatée (dès la valse des mastications jusqu'à l'impossible triangle final !), de la créativité dans l'ordinaire, la fragilité éphémère de tout essai d'amour, l'exploration délicate de l'érotique et de ses imprécises frontières, le corps objet de désir et de répulsion, la pesanteur de la différence, de la singularité, que de l'universel qui frappe grâce à une langue poétique.

Et en filigrane et en abîme, l'apprenti écrivain qui dame le pion à l'arrogant sadique à succès, *cum grano salis* !

C'est l'après Vian (*Le Soupir de la panosse*) pour l'animation de l'inanimé, entre Marie-Jeanne Urech pour les mots et Joëlle Stagoll pour les sentiments avec une fraîcheur et une force spontanée et harmonieuse qui déclenche l'émotion et le plaisir. Une voix nous parle, une écriture est en train de naître.

Pierre-Yves Lador
Écrivain, bibliothécaire
Président du jury du Prix Bibliomedia Suisse

Après le PIJA

« Pourquoi j'écris »

Vengeance, schizophrénie, excitation, émancipation, provocation, sentiment de puissance… C'est avec le sens de l'autodérision et une touche de désenchantement qu'écrivent les jeunes auteurs, aujourd'hui, en Suisse romande et ailleurs. Une maladie orpheline, l'écriture, qui vous prend sans raison ? À les lire, à écouter leurs explications, on le croirait presque. Mais la jouissance de l'acte reste le moteur principal. L'horreur du vide, également. Marie-Jeanne Urech, Odile Cornuz, Antoinette Rychner, Isabelle Flükiger et Julien Burri sont nés entre 1976 et 1980. Ils ont tous débuté par le PIJA. À présent ils écrivent des livres, des pièces de théâtre, gagnent des prix, remportent des bourses, des résidences d'écriture. Et reviennent, pour La PIJE, sur leurs motivations. Pas d'engagement, de militantisme outrancier, de parti pris ou de revendication ouverte sur l'écriture pour cette génération-là. Mais la conviction que leur voix doit porter dans la foule, dans l'époque, et qu'elle peut prolonger les instants qui comptent.

ANTOINETTE RYCHNER

L'ignorante: Pour nommer, et donc connaître ce qui est, pour me comprendre comme étant au monde.
La captive: Pour m'évader, vivre la liberté absolue de la création.
L'insignifiante: Pour occuper, dans chaque univers encore à créer, la place de Dieu.
La mortelle: Pour graver ma trace éternelle.
L'indignée: Pour dénoncer.
La soumise qui ne voudrait pas: Pour torpiller tout ce qui peut l'être, en particulier ce qui offre l'aspect de la stabilité. Pour lutter contre le sentiment d'impuissance.
Celle qui aime le réel: Pour célébrer ce qui est. Pour faire offrande.
Celle qui méprise le réel: Pour opposer au réel un verso en mieux. Ou pour dresser des caricatures. Afin de donner honte aux choses existantes.
Celle qui s'ennuie: Pour m'amuser. Pour m'éclater avec la pâte à mots. Pour faire de la musique. Pour jouer, pour tromper le temps.
Celle qui a peur: Pour tromper le sentiment du temps.
La blessée: Pour étudier chaque fracture. Pour réparer jusqu'à l'origine.
Celle qui veut la reconnaissance: Pour qu'on m'admire, et pour qu'on m'aime. Pour que les grands écrivains vivants me disent: Bienvenue au club.
La narcissique: Pour m'aimer ou tout au moins me supporter moi-même, pour me qualifier dans les bons jours de femme talentueuse.
La confiante: Pour rejoindre les autres. Communiquer.
L'autiste: Pour consommer ma salutaire rupture d'avec les autres.
La sans emploi: Pour me donner du boulot, pour m'employer de huit heures à midi et de quatorze à dix-huit heures.
L'aventureuse: Pour affronter l'inconnu.

L'ignorante, la captive, l'insignifiante, la mortelle, l'indignée, la soumise qui ne voudrait pas, celle qui aime le réel, celle qui méprise le réel, celle qui s'ennuie, celle qui a peur, la blessée, celle qui veut la reconnaissance, la narcissique, la confiante, l'autiste, la sans emploi et l'aventureuse, en chœur: Et parce que dans le moment même de l'écriture, ces tendances qui habituellement nous divisent, nous séparent et nous entraînent dans d'insolubles contradictions pour une fois se rejoignent ; toutes, nous coïncidons, et d'un bloc, comme un seul être, nous nous tenons devant la difficulté d'agencer les mots, de leur chercher une forme, entièrement nous nous attachons au soin et à l'obstination nécessaire à ce travail, et ainsi nous nous élevons, nous nous affranchissons, nous nous émancipons de notre lamentable condition ordinaire, nous décollons pour ainsi dire, nos pensées-scrogneugneu nous foutent enfin la paix et voilà que l'expérience de l'esprit, physique au plus haut point – et voilà que s'engage la grande expérience.

*Antoinette Rychner est née en 1979 (Neuchâtel). Elle a remporté le PIJA en 1999. Technicienne du spectacle et diplômée de l'Institut littéraire de Bienne, elle est l'auteure de plusieurs pièces de théâtre et d'un recueil (*Petite collection d'instants fossiles*, L'Hèbe, 2010, sélection du Prix Bibliomedia 2011 et du Roman des Romands 2011). Lauréate du prix Textes-en-scènes 2010 et du Grand prix culturel Migros 2011, Antoinette Rychner est actuellement en résidence d'écriture à Berlin.*

toinette.ch

MARIE-JEANNE URECH

« Tu verras, il y a un train fantôme qui traverse une église ! »

Ces quelques mots d'un camarade de classe, plus rapide que moi à débuter une lecture obligatoire, m'ont ouvert les portes d'un univers où toute chose devient possible. J'avais quinze ans. Le train fantôme circulait entre les pages du roman *L'Écume des jours* de Boris Vian. Après Zola, Hugo, Flaubert, découvrir Vian, c'était comme ouvrir la fenêtre d'une pièce capitonnée, une fenêtre sur un monde où les objets s'animent, les expressions sont prises au pied de la lettre, les normes renversées et où les mots deviennent un terrain de jeu et d'expérimentation. J'avais quinze ans et cette alternative à une réalité bien carrée m'a tout de suite conquise. J'ai commencé à écrire des poèmes satiriques dans lesquels chaque mot était l'occasion d'un jeu, parfois tiré par les cheveux, abstrait ou trop compliqué, mais l'essentiel, c'était de s'amuser. Écrire sur le quotidien, sur les choses qui nous touchent, nous choquent, tout en s'amusant, voilà ce que j'aimais. Vingt ans plus tard, mes motivations n'ont pas changé. L'écriture est toujours un jeu, un jeu qui sert à décortiquer la réalité, surtout celle qui me dérange, et à en proposer une autre, légèrement décalée où il est agréable de se réfugier. À présent qu'il n'y a plus de terres à découvrir, de Nouveau Monde à envahir, je me construis un petit paradis couvert de champs du possible, d'arbres de l'imagination, d'objets animés, dans lequel je m'évade, à peine je saisis ma plume. Ou plutôt, à peine je lorgne par la fenêtre de mon ordinateur.

*Marie-Jeanne Urech est née en 1976 (Vaud). Elle a été lauréate du PIJA en 1995. Elle est l'auteure de plusieurs romans et recueils de nouvelles, tous parus aux Éditions de l'Aire (*Foisonnement dans l'air*, 2003, réédition 2011 ;* La Salle d'attente*, 2004 ;* Le Syndrome de la tête qui tombe*, 2006, traduction allemande et italienne ;* L'Amiral des eaux usées*, 2008 ;* Des accessoires pour le paradis*, 2009, Prix Bibliomedia 2010 ;* Les Valets de nuit*, 2010, sélection pour le Prix du Romans des Romands 2011 et Prix du roman francophone de l'Alliance française de Tulle), et de nombreux courts métrages de fictions et longs métrages documentaires (dont* Monotone, mon automne ?*, 2004). Son dernier récit,* Le Chat qu'il tenait en laisse comme un chien*, est paru aux Éditions Æncrages & Co en 2011.*

www.marie-jeanneurech.com

ISABELLE FLÜKIGER

J'écris par vengeance.

Ça a été le seul moyen de casser la gueule à Florian. Il n'en a jamais rien su, mais je lui ai découpé les organes et arraché les dents.

Le lendemain, le lever du jour faisait une ligne turquoise sur la bordure des montagnes. Au-dessus, la nuit passait au bleu de Prusse, et j'ai regardé le turquoise prendre la maîtrise du ciel. Alors il a fallu que je prolonge l'instant et j'ai pris un stylo. Depuis, il continue de vibrer ; c'est un instant suspendu, dilaté comme une bulle.

Ce soir-là, on m'a demandé pourquoi j'écrivais. J'ai parlé des auteurs que j'aime et des émotions esthétiques. Exaltée, j'ai dit : « Le plaisir du rythme, des sonorités du texte, n'a pas de concurrence. » Et j'ai réalisé que ma braguette était ouverte.

En rentrant, j'ai écrit l'histoire de cet homme qui fait une déclaration d'amour avec du persil dans les dents. Ça m'a fait rire ; j'ai remercié cette foutue braguette.

Dehors, la lune avait une drôle de couleur, les arbres craquaient dans le vent noir. Je suis sortie et j'ai cherché les mots adéquats. C'est en les trouvant que j'ai accédé à cette lune et ce vent-là.

En m'endormant enfin, je me suis demandée ce qui valait la peine d'être dit. Mais, même si je me pose la question, ce n'est pas là le moteur qui me pousse à écrire.

*Isabelle Flükiger est née en 1979 (Fribourg). Elle a été lauréate du PIJA (1999) et du Prix du jeune écrivain francophone (2001). Lauréate du prix d'encouragement littéraire du canton de Fribourg (2005) et de la bourse littéraire Pro Helvetia 2008, Isabelle Flükiger est l'auteure de quatre romans (*Du ciel au ventre*, L'Age d'Homme, 2003 ;* Se débattre encore*, L'Age d'Homme, 2004 ;* L'Espace vide du monstre*, L'Hèbe, 2007 ; Best-Seller,* Faim de siècle*, 2011).*

isabellefluekiger.blogspot.com

ODILE CORNUZ

Faire sens de ma vie passe par l'écriture.
J'écris parce que je ne sais pas parler.
J'écris pour atteindre une solitude peuplée à ma guise.
J'écris parce que ce n'est que par les mots que je comprends un peu le monde.
Partir, pourquoi pas ?
J'écris pour une trace d'humanité dans mon temps.
Penser, présenter, représenter autrement le réel, dans l'écriture ?
Rien d'impossible. Des formes à réinventer. Dans la brièveté, pourquoi pas.
Mûrir quelque chose dans mon coin, loin de mes impatiences.
Dans les choix sans embarras il y a l'écriture.
J'écris parce que je suis dans l'après-coup. Pas dans l'improvisation, pas dans le direct, pas dans l'image, pas dans le son. Je me situe après la parole, après l'événement, après la représentation, après la musique. Dans l'après-tout où émerge le mot qui reprend, reprise, recoud. Redessine même.
De « la prochaine fois il faudra écrire un vrai roman » à « pourquoi tu n'écris pas des histoires ? ». Mon écriture se meut en d'autres lieux.
Pourquoi pas ?
Empoigner les mots déjà là et embrocher les suivants…
Mais dans une certaine allégresse !
J'écris avec des livres dans mes poumons.
C'est là que je vis plus intensément. Dans et par l'écriture. C'est là que je doute le plus, que je suis la plus fragile et la plus puissante, tout ensemble.
J'écris sans, ou avec.
J'écris parce que cela arrête le temps.

Odile Cornuz, née en 1979, a été lauréate du PIJA en 1998. Elle a obtenu le Prix Gilson 2001 pour Le Bal des Torgnoles*, texte radiophonique, puis elle a écrit pour le théâtre (*Saturnale, L'espace d'une nuit*, Cicatrice). Ses premiers monologues radiophoniques ont été publiés en un recueil (*Terminus*, L'Age d'Homme, 2005).* Biseaux, un récit fragmentaire*, a paru aux Éditions d'Autre part en 2009 (Bourse Anton Jaeger 2010 – associée au Prix Lipp). Odile Cornuz travaille actuellement à la rédaction d'une thèse en littérature française à l'Université de Neuchâtel.*

JULIEN BURRI

Pour ne pas vivre en boîte. Ne pas mourir bêtement, enterré dans une autre boîte.

Car il faut se contorsionner pour s'immiscer dans la vie. Passer les jambes et les bras et fermer soi-même le couvercle. Progressivement, cela s'incline. On essaie tant bien que mal de compenser le gîte, de se maintenir d'aplomb, contraint à une incroyable gymnastique pour maintenir ses fonctions vitales. Alors, écrire pour ne pas étouffer. Pas tout de suite. Ménager un jeu, un petit espace qui permet de rester éveillé, de respirer et de penser. De maîtriser un moment le temps et l'espace.

Écrire, parce que cela nous dépasse et sera achevé par d'autres : les lecteurs.

Le texte est une peau. Il donne forme au corps et à l'esprit. Or, qui a une peau peut être touché.
Écrire, parce que ça excite, augmente le rythme cardiaque, dilate le corps et l'âme. Le livre sera un organe effleuré par d'autres yeux, d'autres mains. Une verge en forme de clef, qui permettra d'ouvrir d'autres boîtes.

Julien Burri est né en 1980 à Lausanne. Il a remporté le PIJA en 1997 et 1998. Licencié en Lettres, il travaille actuellement comme journaliste culturel au magazine L'Hebdo. *Il a publié plusieurs recueils de poésies (*La Punition*, Caractère, 1997 ;* Journal à rebours*, L'Aire, 2000 ;* Jusqu'à la transparence*, L'Aire, 2004,* Si seulement*, Samizdat, 2008), de courts romans et des nouvelles (*Je mange un bœuf*, L'Aire, 2001 ;* Poupée*, Bernard Campiche, 2009 ;* Beau à vomir*, Bernard Campiche, 2011). Il est l'un des lauréats du Prix de la Fondation vaudoise pour la culture 2011.*

www.julienburri.ch

Après le PIJA

Association d'idées

Le Prix Interrégional Jeunes Auteurs suscite des rencontres depuis plus de vingt ans. Il est le lieu privilégié pour une émulation littéraire romande et francophone. Depuis quatre ans, une dizaine d'anciens lauréats suisses, primés entre 2002 et 2008, ont pris l'habitude de se revoir plus que de raison. Ils viennent de Fribourg, de Neuchâtel, du Jura bernois, de Genève, du Valais, de l'arc lémanique. Ils font des études, de la musique, du théâtre, des voyages ; ils ont des contacts avec la Roumanie, la France, la Belgique, l'Italie, Haïti. Tous ont goûté au plaisir des week-ends de cérémonie (Aoste, Dijon, Charmey, Liège…), et ils ont décidé de prolonger l'élan. C'est qu'ils croient fermement qu'une alternative à la solitude, au snobisme et à la gravité de l'écrivain est possible. Ils lisent en public, écrivent avec (plus ou moins d')assiduité, créent et mettent en commun leurs aspirations et leurs idées. Ils sont issus du PIJA, à qui ils doivent leur rencontre, et veulent poursuivre l'épatement, en cercles concentriques : ils viennent de fonder l'AJAR, l'Association des jeunes auteurs romands, avec d'autres passionnés issus d'horizons parallèles. La vie devant eux, ils cherchent maintenant à ouvrir les possibles, établir des passerelles et prolonger cette envie d'exister ensemble, et concrètement, dans la toile culturelle. La Pije leur offre, c'est tout naturel, une page à partager.

Exquisités collectives

Exploration du genre du cadavre exquis entre janvier 2009 et février 2011 (Élodie Glerum, Alain Guerry, Julie Guinand, Nicolas Lambert, Timothée Léchot, Bruno Pellegrino, Matthieu Ruf, Noémi Schaub, Lydia Schenk et Daniel Vuataz).

Cadavre exquis

Dans une grotte rassurante,
le dernier être humain
envoie valdinguer
par la force des choses
les mille cadavres qu'on lui avait promis

Dictons exquis

« Les jeunes perfectionnistes n'expliquent jamais l'univers, depuis la nuit des temps. »
« L'art avorté anticipe les idées pédantes. »
« Tous les chats internationaux ont l'intérêt mauve. »
« La gloire qui nous envahit parfois, c'est comme les gens sans futur. »

Théâtres exquis

Un quai de gare. Des inconnus, debout, attendent en fumant.
LE TYPE : Moi, perso, je suis pour l'interdiction de la construction de minarets, mais ça n'est que mon avis.
L'AUTRE TYPE : Ça date, mec, ça date…
LE TYPE : C'est vraiment déprimant de traîner avec toi…
L'horloge sonne vingt-huit coups.

Trois aveugles. Cannes et chiens en laisse.
LE PREMIER : En Afrique ? Tu veux aller en Afrique ?
LE DEUXIÈME : Moui, pourquoi pas ?
LE TROISIÈME : La polygamie, c'est juste une vue de l'esprit.
Ils entament une bourrée auvergnate.

Définitions exquises
Néant. État de soumission qui rend fou dans les manuels de philosophie.
Tyrannie. Pratique solitaire et répétitive qui fait chier le grand Tout.
Réincarnation. Religion libertaire qui existe partout, avec un peu de bonne volonté.
La Bible. Tragédie pathétique qui séduisit par l'héroïsme d'un style violent, avant même sa parution.
Satan. Incroyable prestidigitateur qui se cacha dans le maquis et se suicida à l'âge de douze ans et demi.

Articles de loi exquis

Article 32 de la révision de la loi sur le pas de valse.
De l'autorisation des femmes à parler à partir de dix-neuf heures.

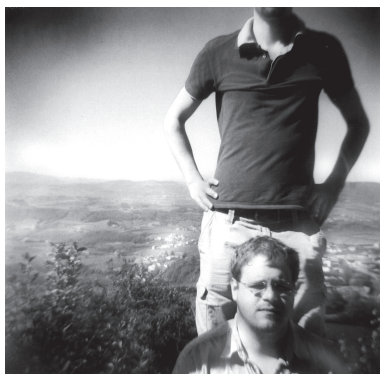
Alinéa 1 : Sera soumise à l'amende celle qui ne fait pas ce que dit la loi dans son application la plus claire

Alinéa 2 : En outre, les contrevenantes seront dotées de cigares hurlants

Alinéa 3 : En cas de révolution spontanée et inattendue, l'article devient obsolète.

Association des jeunes auteurs romands

AJAR



À mi-chemin entre le café du commerce et l'austère bibliothèque, l'AJAR essaie de s'amuser sagement sans cynisme et sans superficialité, sinuant entre sens et style et espérant un passage de l'association à la superstructure, sans subir de crise. L'AJAR, collectif « entrebâillé », comme le prouve sa traduction anglaise, et littéraire, à l'instar de son illustre homonyme, réunit des écrivains en herbe qui veulent se rouler dans le foin. L'AJAR fait bien les choses et ne se prend pas la tête, si ce n'est pour se présenter. L'AJAR est née de l'émulation des cerveaux d'une bande de brebis galeuses, qui tentent de guérir leur tendance à l'ostracisme en ameutant d'autres petits moutons. Autrement dit, si l'écriture ne vous fait pas peur, l'AJAR vous ouvrira son cœur et ses bras dans des projets innovants, au sein d'une structure dynamique et avec la perspective d'une progression rapide. Satisfait ou remboursé (si seulement). Rejoignez-nous ?!

PS : l'abus de jeux de maux est dangereux pour la santé. Demandez conseil à votre libraire et jetez la notice d'emballage

Guy Chevalley, président
Noémi Schaub, vice-présidente

Retrouvez notre page Facebook, et adhérez à l'AJAR :
AJAR - Association des jeunes auteurs romands
info.ajar@gmail.com
www.jeunesauteurs.ch

Pour une écriture collective:

Avis d'essai

L'auteur fait mauvaise figure. Si l'augure meurt au faîte, le poète inspiré tombe. Et la tombe de l'inspiration, c'est ici ou jamais : enterrons.

Au moins, détestons l'auteur qui ne raconte que lui. Méprisons l'écrivain qui se signe son texte religieusement, étant à lui-même sa propre idole. Une signature est une menterie, le droit d'auteur une imposture.

Entérinons au contraire les démarches collectives. Entrons en littérature par la grande porte des revues, des recueils et d'Internet, où toute une génération trouve la place de passer.

Nous générons de l'hypertexte. Nous jouons le partage d'une écriture arrachée à l'âme des individus et rendue à l'envie d'une traversée. C'est une chimie difficile et délicieuse. Nous cherchons des équilibres, des couleurs, des surprises. Mais s'il le faut, nous distillons le texte jusqu'à la dissonance, jusqu'à la confusion des intentions initiales.

C'est une physique organique et contagieuse. On se prend vite au procédé. Dans les mêmes fichiers, sur les mêmes feuilles blanches, nous sommes parfois dix à manœuvrer. En chemin, la direction de l'expérience ne dépend plus de nos compas ; elle échappe aux constellations.

L'impulsion donnée, nos écrits s'inventent eux-mêmes. Ils finissent par exister sans nous, avec autorité. Tout au plus, ils restent nos dénominateurs conjoints, nos lieux de rencontre anonymes. Alors tant pis et tant mieux si, à l'occasion, le reflux des blagues nous jette dans le brouillard d'un mauvais brouillon. Il vaut mieux rire ensemble qu'écrire seul.

Timothée Léchot
Janvier 2012

Entre toutes les mains: de la publicité à la fiction collective

(Exercice pratique d'écriture collective tenté par Guy Chevalley, Daniel Vuataz, Timothée Léchot, Matthieu Ruf, Lydia Schenk, Julie Guinand, Alain Guerry, Noémi Schaub, Nicolas Lambert et Bruno Pellegrino en janvier 2012. Le but : à partir d'un texte publicitaire, et en intervenant à tour de rôle sur trois ou quatre points lexicaux ou grammaticaux, par principe d'accumulation et sans intention préalable, cette variante du téléphone arabe confronte les participants à leur inconscient collectif le plus littéraire…)

Texte original

Depuis l'Antiquité, les vertus purifiantes, apaisantes et revitalisantes de la boue et des sels de la mer Morte sont reconnues du fait de leur très haute et unique concentration en oligo-éléments et vingt et un minéraux, ces derniers favorisant la régénération des cellules. De nombreuses études cliniques ont démontré les bienfaits de la boue et des sels minéraux de la mer Morte dans le traitement d'affections de la peau, comme le psoriasis, l'eczéma, l'acné ou encore pour le traitement de la peau grasse ou sèche, du rhumatisme ou des troubles circulatoires et articulaires. (Publicité pour « Dead Sea Cosmetic », *Dermatologie*, n° 2, oct. 2011, p. 11)

Après 5 interventions

D'ici l'an prochain, les vertus salissantes, revitalisantes et putrescibles de la boue et des sels de la Cité Morte seront enfin reconnues du fait de leur très haute et unique concentration en farines et individus réduits, ces derniers favorisant la dégénération des cellules nerveuses. De folles études américaines ont dénoncé les bienfaits de la boue et des sucs minéraux de la Cité Morte dans le traitement d'affections de la pensée, comme le strabisme, l'eczéma, l'acné ou encore pour le traitement du cerveau gras ou sec, de la symphyse ou des troubles circulatoires de l'expression faciale.

Après 10 interventions

D'ici la Saint-Glinglin, les vertus salissantes, morbides et putrescibles de la boue et des sels rénaux de la Cité Joyeuse seront enfin décriées du fait de leur très haute et unique concentration en tourtes et individus crémeux, ces derniers favorisant la dégénération des cellules nerveuses. D'illustres pom-pom girls du Midwest ont consommé in vitro les bienfaits de la vase et des sucs minéraux de l'Acidité Juteuse – rien de tel pour l'encouragement d'affections de la pensée cosmique, comme la prosopagnosie, l'eczéma impétigineux (trous du cutané) ou la bêtise, et pour le traitement du cerveau gras ou sec, de la symphyse grave ou aiguë, ou des troubles circulatoires de l'expression en prose.

Textes lauréats 2011

Premier Prix 2011, langue maternelle

ANGÉLIQUE BOTTI, 18 ans, Bourgogne

Un recueil de nouvelles sera publié en fin d'année aux Éditions de l'Hèbe

Le jury a salué un texte à la qualité littéraire indéniable, tant sur le fond que sur la forme. L'auteure fait preuve d'une puissante capacité narrative, qui laisse la liberté au lecteur d'imaginer le relief de cet univers familial, doucement cynique. Le jury a souligné l'originalité de la focalisation, ainsi qu'une recherche linguistique et une belle harmonie formelle, le tout suggérant une véritable culture littéraire.

Fragments de vie

RENDEZ-VOUS DOMINICAL

C'est le premier dimanche du mois et comme chaque premier dimanche du mois, vos parents vous attendent vous et votre petite famille pour déjeuner. Votre frère est lui aussi présent, accompagné de sa dernière petite amie en date. Ils n'ont pas encore d'enfant. Vous en êtes au troisième, privilège de l'âge oblige – du moins explique. C'est dimanche donc et la salade du jardin que votre père s'obstine à entretenir – malgré ses maux de dos – était visiblement au goût de tous les estomacs si l'on en croit le grand saladier vert. L'agneau au pruneau lui, n'a survécu ni à l'appétit du premier service ni à la gourmandise du second tour de table. Votre dynastie voue un véritable culte à la cuisine maternelle. À ce rendez-vous dominical n'échappent évidemment pas les souvenirs de vacances. Cette fois-ci celles en Dordogne chez Tonton Georges l'été 74, et oui Simon, déjà. Y passent aussi les anecdotes croustillantes quant à votre constipation chronique à l'âge de 5 ans. Bonne joueuse – le mois dernier, c'était au tour de votre frère d'assumer ses carences langagières au même âge – vous vous laissez aller aux ricanements et retrouvez vos quatorze ans. On doit le sourire de votre mari à l'excellente éducation qu'il a reçue, mais celui-ci demeure totalement forcé et imperméable à l'humeur ambiante. Mal à l'aise pour lui et dans un élan d'altruisme infini, vous décidez de retrouver tant bien que mal votre sérieux et cherchez désespérément une anecdote dont il serait le héros. Ça y est, vous avez trouvé. Vous manque seulement l'appellation du charmant village corse dans lequel vous séjourniez. Dans un but d'exactitude totale, vous décidez de ne pas commencer votre récit tant que vous n'aurez pas retrouvé ce fichu nom qui, vous en êtes certaine, finissait en « o ». Le temps passe, le calme s'empare de la salle à manger et plonge perversement l'assemblée dans une tension sous-jacente. Désormais tous les yeux sont pointés sur vous. C'est dans une grande lucidité – qualité dont vous avez été dotée dès votre plus jeune âge – que d'un regard vous appelez votre mari à l'aide. Celui-ci, déterminé à vous punir des désopilants fous rires que seule vous avez eu le bonheur de partager avec votre famille, préfère vous ignorer dédaigneusement. Humble, vous abdiquez plutôt que de vous acharner vainement contre un mari psychorigide. À défaut d'avoir retrouvé tous les composants de votre fable, vous en tirez la morale : il ne faut jamais espérer détendre son mari, fils unique de puritains droitistes en voulant raconter à sa propre famille une cocasserie dont il serait le cœur. Celle-ci serait au goût de tous, sauf du principal intéressé.

LA BAIGNADE

Un léger rictus barre votre visage, on vous avertit d'emmener votre maillot de bain. Dimanche vous pique-niquerez au bord de la Seille. La semaine s'est écoulée et le jour dit est arrivé. L'ambiance était euphorique. Les rires exaltés. Bref, une bonne humeur revendiquée. En milieu d'après-midi le déjeuner s'est achevé. Alors, vous avez scrupuleusement jeté les assiettes en carton dans un grand sac poubelle, rangé les restes au frais dans la glacière. Vous vous y êtes même pris en deux fois pour replier la nappe rouge, prétextant des faux plis. Mais vous avez dû vous rendre à l'évidence. Vous ne pourriez pas y échapper. Les invitations de vos amis se sont faites de plus en plus insistantes et déjà les moqueries sifflaient dans la bouche des plus arrogants. Déterminée à faire taire ces railleries, vous avez pris sur vous. Lentement, vous avez retiré votre débardeur puis enlevé votre short. Avec le plus grand soin vous les avez pliés, avant de les poser au pied du vieux saule. La tête haute, vous avez adopté une démarche assurée. Vous vous êtes dirigée vers l'eau. Un sentiment de fierté vous a gagnée quand enfin, vous êtes parvenue à immerger la totalité de votre corps. Mais très vite votre contentement a laissé place à la colère. Les goguenards de tout à l'heure avaient lâchement déserté. Emmitouflés dans leur serviette, ils avaient les lèvres violacées.

POUR LA SIMPLE ET BONNE RAISON

La phrase est lâchée dans un calme remarquable et avec une assurance non dissimulée. Vous êtes en réunion depuis trois heures et c'est la première expression qui vous soit venue à l'esprit afin de faire cesser les regards sceptiques que vous portait l'auditoire. Vous avez dit : « pour la simple et bonne raison ». Bien sûr un argument terminait votre phrase. Etait-ce au sujet de l'augmentation du taux de marge ou bien des derniers résultats de vos exportations annuelles ? Aucune importance puisque votre propos a eu l'effet escompté. Vous le savez à l'infime affaissement d'épaules d'un de vos collègues et aux regards résignés des autres. En la disant, vous ne pouviez soupçonner les ressources de la formule, encore moins l'autorité incontestable qu'elle semble pourvoir à celui qui la prononce. Pourtant se cache derrière celle-ci une radicalité et une prétention sans commune mesure. D'abord le « simple » promet souterrainement de rabaisser quiconque n'adhèrerait pas à l'argument qui va suivre. Puisque sa cause est simple, celui qui ne l'approuverait pas risquerait dangereusement de passer pour un perturbateur et celui qui ne la comprendrait pas, pour un benêt. Toutefois la perversité de l'expression a priori anodine réside davantage dans sa deuxième partie. Non seulement la thèse est compréhensible, presque élémentaire, mais l'utilisation d'un deuxième jugement de valeur décourage définitivement toutes répliques contestataires. Ainsi vos collègues se doivent dans un premier temps de la comprendre avant de la soutenir puisqu'elle est bonne, et par définition présente dans son genre des qualités supérieures à la moyenne. Et qui prétendrait ne pas vouloir tendre à la perfection ? Ainsi vous venez d'abréger une réunion – qui promettait de s'éterniser – pour la simple et bonne raison que personne n'a remis en cause votre exposé.

LA CRÈME BRÛLÉE

Certains lisent délibérément la dernière ligne du livre qu'ils n'ont pas encore entamé. D'autres poussent stratégiquement leur tranche de foie gras sur le bord de leur assiette et commencent par manger la salade et ses trois tomates cerises. Au demeurant, il est très rare que ces derniers échappent au « Tu n'aimes pas ? » envieux de leur voisin de table. Vous, vous parcourez la carte des desserts avant même d'avoir choisi un apéritif. C'est plus fort que vous. Mais qu'on ne s'y méprenne pas, tous les desserts ne suscitent pas les ferveurs de votre gourmandise. Non, votre préféré c'est la crème brûlée. La crème brûlée est un art. Rien de moins. Sa réussite témoigne d'un grand talent. D'abord, l'exigence de la crème. Une crème qui se tienne mais qui soit suffisamment onctueuse pour fondre doucement une fois sur votre langue. Un juste dosage des œufs est lui aussi nécessaire. Cette crème doit être fraîche. Ensuite, une croûte – ni trop fine, ni trop épaisse – de sucre roux caramélisé tiède. Le tout dans un ramequin de taille moyenne. Ni trop grand – il faut savoir apprécier les bonnes choses –, ni trop petit – il faut pouvoir… Mais le bonheur de la crème brûlée réside aussi dans l'amour du risque. La carte du restaurant que vous tiendrez dans vos mains indiquera bien que la crème brûlée est une spécialité du chef mais un doute demeurera… A-t-il seulement la bonne recette ?

IL A REFAIT SA VIE

C'est au détour d'une conversation à laquelle vous n'avez pu échapper – vous avez pourtant feint de ne pas la voir – qu'une voisine vous apprend qu'il a refait sa vie. Vous n'appréciez pas le ton méprisant avec lequel a été prononcée cette phrase, encore moins les ragots. Déjà ladite voisine se dandine de jubilation, trop heureuse d'avoir trouvé quelqu'un à qui colporter la nouvelle. Méfiante quant à la fiabilité de la source, vous êtes néanmoins contrainte à l'écouter – elle s'est positionnée entre vous et la porte de sortie de la boucherie. Choix stratégique doublé d'un niveau sonore propre à son âge. Ainsi, il aurait refait sa vie. Refaire sa vie. Refaire : « Faire de nouveau en apportant de profondes transformations pour améliorer. » Avoir l'audace d'abandonner la garantie d'une vie déjà toute tracée et préférer l'inconnu prometteur de tant de choses. Vous aimez cette expression dans laquelle vous trouvez même une certaine poésie. L'utilisation du verbe « refaire », avec le sens de son préfixe, sous-entend une nouvelle construction matérielle, artisanale, à laquelle seul un investissement total peut contribuer. Celui à qui revient une telle décision devient alors le véritable acteur de son histoire, proche du maçon qui, moellon après moellon, parvient à édifier une maison. Mais ce qui vous enchante plus que tout, c'est la juxtaposition de ce verbe concret avec la « vie ». La vie. Espace de temps compris entre la naissance et la mort. Cependant, celui-ci ne se résume pas à un tracé chronologique rectiligne. Non, c'est tour à tour l'âme, l'esprit et le vivant. Plus encore que de respecter cette décision, vous admirez le courage qu'elle nécessite. Oser s'accorder une deuxième chance, tout de même. C'est pourquoi vous ignorez sciemment – et non sans un plaisir extrême – ce regard qui n'attend qu'une chose, que vous condamniez vous aussi cet être résolument irresponsable.

LA PROMESSE

Vous êtes à Bergerac pour le week-end. C'est le village dans lequel vous avez grandi et vos parents y ont toujours leur propriété. Deux jours durant vous retrouvez votre jeunesse en dormant dans un lit trop étroit, entouré d'affiches du Che Guevara et de Bob Marley. L'odeur du parquet ciré est toujours la même. Ce sont les vocalises d'un coq qui vous ont réveillé ce matin à l'aube. La grande maison était encore silencieuse, baignée d'une lumière naissante. En caleçon, vous êtes descendu dans la cuisine et avez préparé un café. Installé sur une chaise du vieux salon de jardin vous l'avez bu avec délectation. À toutes petites gorgées. Vous observiez vos pieds nus sur le dallage encore frais et remarquiez la présence de minuscules coussins de mousse entre les pierres quand deux bras vous ont enserré les épaules. Trop excité, il ne dormait plus depuis longtemps. Il commençait à s'impatienter mais n'osait pas se lever. À Paris, vous lui aviez promis l'aventure. Il s'en souvenait parfaitement. Vous avez dû insister – oh, un tout petit peu – pour qu'il grignote quelque chose. Et c'est comme deux mercenaires qui s'en vont en guerre que votre fils et vous, êtes partis à la pêche à la grenouille.

JE L'AI SUR LE BOUT DE LA LANGUE

Hier encore vous entendiez une interview de cet acteur, invité principal d'une émission radio. Son nom vous le connaissez par cœur, vous le voyez suffisamment défiler au générique. Vous l'avez sur le bout de la langue mais à présent il ne vous revient pas. Vous imaginez ces quelques lettres en plein parcours du combattant, remonter votre œsophage, surfer sur votre larynx et enfin, s'arrêter inexplicablement à l'extrémité de votre langue, comme suspendu dans votre bouche. En boucle, il résonne silencieusement dans votre tête. L'acteur est là, devant vous. Vous voyez son allure désinvolte, entendez sa voix frénétique, son rire fiévreux. Vous n'y tenez plus et faites appel à un joker. Vous précisez à votre auditoire que c'est un acteur vivant, français, la cinquantaine. Ce petit jeu de devinette ne vous amuse guère mais vous savez que vous n'aurez pas la patience d'attendre le moment où vous n'y penserez plus pour que son nom vous revienne. Vous décidez alors de faire rapidement sa description physique. Votre mari, pauvre physionomiste, ne vous est d'aucun secours. C'est ensuite à votre fille que vous spécifiez avec quelle actrice connue il est marié – ça vous vous en souvenez. Dans une délicatesse infinie celle-ci vous rappelle que la presse people qu'elle lit n'a pas pour habitude de remplir ses pages avec des gens de cette génération – il a un an de moins que vous… Vous commencez à perdre sérieusement votre calme. C'est dans cette tension palpable que vous tentez un dernier essai : énumérer chaque film dans lequel il a joué et que vous connaissez. Votre agacement est d'autant plus fort que vous vous rappelez parfaitement du nom des réalisateurs voire même de l'année de sortie. La tentative est vaine mais votre mari – non dans un élan d'intérêt pour votre recherche mais bien dans l'espoir de déguster sa côte de bœuf en paix – lance quelques noms au hasard. Alors commence le festival du grand n'importe quoi. Tout y passe. Même Lino Ventura. Vous ne prenez pas la peine de lui faire remarquer qu'on a connu plus français et surtout plus vivant… C'est dans un renoncement contraint et un désespoir infini que vous vous tournez vers votre petit garçon. Sentant votre regard démuni, c'est les joues déformées par des boulettes de viande qu'il relève timidement la tête de son assiette. Et c'est avec la plus grande innocence qu'il vous délivre la réponse, à demi mâchée avec les boulettes. Lui, l'avait au creux des joues.

ON A PENSÉ À VOUS

Depuis ce matin la pluie ne cesse de s'abattre contre les carreaux, formant une multitude de fines trainées, qu'il vous plaît d'imaginer comme autant de destinées possibles. Condamné à rester à la maison, c'est Proust que vous avez choisi pour passer votre après-midi. Absorbé par la lecture de la *Recherche*, vous n'avez pas vu la nuit tomber. C'est la visite fortuite de vos amis qui vous tire de son premier tome. Avec ce temps ils n'avaient rien de prévu et ont pensé à vous. Réjoui de leur présence, vous leur proposez immédiatement l'apéritif. Ce dernier achevé, votre femme leur dit qu'ils resteront bien manger, elle a préparé une pâte à crêpes. Sans se faire prier ils acceptent et vous appréciez la simplicité et la sincérité avec lesquelles ils le font. Ils assument pleinement cette « intrusion », et cela témoigne de leur amitié. Au demeurant, essuyer un refus poli de leur part vous aurait terriblement vexé. C'est avec la plus grande quiétude que votre amie prépare le couvert et vous ne pouvez demeurer insensible à ce spectacle bienveillant. Les hommes, vous descendez à la cave chercher un Saint Joseph qui s'accommodera parfaitement avec le saucisson que découpe votre épouse. C'est dans cette ambiance familiale que s'écoule votre soirée à parler de politique – brièvement –, de théâtre – passionnément – et enfin de vos enfants qui, depuis longtemps maintenant, ont déserté le nid. À l'heure des au revoir, c'est vous qui remerciez chaleureusement cette invitation provoquée à qui vous devez l'épilogue paisible d'un dimanche pluvieux de novembre.

UN ARRIÈRE-GOÛT AMER

Jamais vous n'avez prétendu transcender la norme. C'est donc naturellement que vous reconnaissez vous soumettre – de manière quasi religieuse – à un véritable rituel dès votre réveil. Appelons cela un cérémonial matinal. Il consiste à vous lever – plus ou moins rapidement après la sonnerie de votre radio-réveil –, vous habiller, vous diriger dans la cuisine, allumer le poste radio posé sur l'étagère face à vous pour vous informer des nouvelles du jour et enfin, vous attabler. Alors vous pouvez commencer à déjeuner et sortir doucement de l'épais brouillard qui vous entoure indéfectiblement après une nuit de sommeil. Mais aujourd'hui une information a suspendu votre geste méticuleux, et condamné vos trois biscottes à attendre un peu plus longtemps qu'à l'accoutumée le beurre et la confiture d'abricots. Alain Bashung est mort. Vos yeux se sont fixés sur le poste, comme si le regarder permettait une plus grande attention de votre part. L'animateur a immédiatement précisé l'âge du chanteur avant d'ajouter qu'il avait succombé à un cancer du poumon. Vous lui en avez voulu de cette précision censée justifier cette disparition prématurée mais qui, selon vous, n'a fait que la minimaliser. Ensuite, la voix a résumé – précipitamment, ils sont en retard – son parcours. De ses débuts difficiles à la consécration unanime aux dernières Victoires de la musique. La considération posthume – toujours – de ce journaliste vous a profondément agacé et vous avez éteint la radio. Son histoire vous la connaissiez. Machinalement, vous vous êtes assis et l'émotion vous a submergé. Vous n'avez pas pleuré mais un singulier sentiment s'est emparé de tout votre être. Sentiment indéfinissable. À mi-chemin entre l'affliction et la tristesse. Vous vous êtes senti seul soudain. Quelques mots ont suffi à vous plonger dans une détresse et une peine habituellement réservées au départ d'un père ou d'un ami. En vitesse, vous avez bu votre chocolat chaud et avalé vos tartines. Elles avaient un arrière-goût amer.

LA SIESTE

Vous gardez les yeux clos. Ce sont des rires qui vous ont réveillé. Ceux de vos enfants. Peu à peu vous reprenez conscience de votre corps. Vos membres sont engourdis encore. Vous vous étirez dans les draps frais. Un livre tombe. Vous laissez échapper un soupir de bien-être. Dehors la chaleur semble être enfin retombée. Vous reconnaissez à présent le grincement de la porte de la salle de bain quand on ne tourne pas entièrement la poignée, l'effondrement d'une tour de Lego et la réponse de votre chien au klaxon d'une voiture dans la rue. Vous vous laissez bercer par ce ballet de bruits familiers. Mais déjà vous entendez des petits pas précipités monter l'escalier, faire craquer le parquet du couloir. Vous ouvrez enfin les yeux. Les persiennes laissent passer les derniers rayons du soleil. On vient vous chercher pour le dîner.

Premier Prix 2011, langue apprise

NAÏMA'L-NOUR MZÉ HAMADI, 18 ans, Madagascar

Le jury a salué l'excellence du recueil qui l'a séduit autant du point de vue du fond que de la forme, dénotant une belle maîtrise de la langue. L'auteure a su emmener ses lecteurs dans un monde d'odeurs et de sensations puissantes, à la maturité psychologique surprenante. Une thématique actuelle et cohérente de bout en bout a su convaincre le jury de la force du récit.

Enracinés

BIENVENUE SUR TERRE

Une atmosphère nauséabonde peuplait l'intérieur. Une odeur d'entrailles. De sang. De tripes en voie d'expulsion. Une odeur putride de vie. L'enfant venait.

- Poussez !

La mère, dans son grabat, émettait un râle frénétique de bête qui crève. Là, dans son ventre, la petite tête ne demandait qu'à sortir. Elle sentait s'inciser en elle le chemin de la vie. Une entaille meurtrière qui la tenait éveillée, dents serrées, les yeux refoulant les orbites.

- Poussez !

Bon sang de sadique mégère ! Elle n'avait que ce mot-là à la bouche. Comme s'il lui était capital que ça sorte, que ça respire, qu'enfin l'abcès se crève, elle poursuivait ses hurlements, gueulant à la mère de libérer le petit Homme.

Il fallait qu'il naisse. Qu'il avale l'air chargé de poussière, de souillures d'hommes. Que ceux déjà sur Terre ne soient pas les seuls à aspirer leurs saloperies. L'enfant devait naître.

La sueur coulait des visages. Une odeur forte de pigments. À bout, la mère s'arrêta, puis reprit. En un souffle malade. Plus bas, la tête plus lourde, les membres paralysés, recherchaient la force de s'accrocher.

Elle y était presque. L'enfant venait.

- Poussez !

Un crâne glaireux, chevelu à peine, fit alors son entrée au-dehors. Dedans, il faisait noir. Une obscurité qui aveugle. Et la lumière parvint à sa chair comme une morsure vive ; violence qui fit sortir de sa bouche le premier cri. L'enfant était né. Son sanglot transperça le calme soudain de la pièce.

La mégère, sourcils froncés, posa le petit corps ensanglanté sur la poitrine de la mère. Quelque chose dans son regard disait qu'il n'avait rien d'un ange. Qu'il était moche. Très moche. Un petit monstre.

La mère, soulagée, blottit sa tête frêle contre son sein, comme pour sentir son souffle encore vierge, et son cœur se cognant contre le sien.

Elle était fière. Fière de l'avoir ficelé à la vie sans qu'il n'ait rien demandé ; elle l'avait enchaîné au monde, au-dehors. Ce dehors cruel où les hommes sont des bêtes. En quête de survie. Prêts à bondir les uns sur les autres.

L'enfant était jeté dans l'arène. Et la mère était heureuse et fière.

« Mon fils deviendra un lion », se disait-elle.

Il fallait le nommer. Sans même chercher à savoir si ce nom lui plairait. Une liste ridicule se mit à défiler dans sa tête. Elle sourit comme une idiote.

L'enfant était né.

SEUL

Dix-neuf heures. Le vieux coucou délabré s'acharnait à remplir le vide de la pièce de ses coups, annonçant la fatalité du temps. Arbitraire. Il sursauta. Vertige brutal. Gros lézard bruyant. Un gecko. D'un coup de semelle, il assomma la bête. Son vertige ne le lâchait pas.

Un zèle machinal le fit sortir de son lit où l'invasion des moustiques avait déjà entamé une véritable razzia. La convulsion de ses entrailles lui fit perdre pied. Il se releva. L'envie de vomir lui prit subitement la gorge. Une remontée acide de toute l'ingurgitation du déjeuner : jus de coco, riz d'Inde, sardines importées de Moroni. Il émit un bruit grossier. La pestilence du rot manqua de l'étouffer. Il slaloma vers les toilettes. Sentit soudain brûler son œsophage. La propulsion du jet fut si violente qu'il en arrosa le mur et en retour, toute la partie inférieure de son corps.

L'immonde reflet de son visage sur le miroir le révulsa. Le verre semi-brisé portait encore les traces de la veille. Témoignages de rage. D'anxiété. De douleur. Sur le bidet poussiéreux survivaient les vestiges de larmes et de sueur ; les zébrures laissées par les doigts. Celles qui ne trompent pas. Celles qui dénoncent l'envie de

tout griffer, de s'agripper désespérément quand les pleurs font trembler. Et puis, il y avait ce rasoir ; ou plutôt, la lame de ce rasoir. Se tailler les veines était envisageable, mais jamais il n'en avait eu le cran. Jamais. Et sa face sur le miroir demeurait. Suintante.

« Merde ! Je suis moche comme un crapaud-buffle. Pire que la guigne ! », se dit-il.

Il baissa les yeux et se mit à scruter son bas-ventre. Il eut honte de sa nudité. Et de sa personne. Il puait. Il le savait. Il le sentait. Il ressentit soudain comme une giclée dans sa vessie. Une émanation du rectum. Ou d'en haut peut-être. Il déféqua sur place.

Se faire examiner n'aurait pas été une mauvaise idée, mais il savait déjà ce qu'on lui dirait : diarrhée imminente, troubles de la digestion, et peut-être même, symptômes de malaria. Pas la peine. Son mal, il le connaissait.

« Ce n'est que mon métabolisme qui cède, sous la pression de mon mal-être. »

Succédant à cette pensée, les paroles du père lui vinrent en mémoire : « Au w.-c., l'inéluctable égalité sociale nous rattrape. »

Il eut un rire nerveux. Sa posture à lui, debout, là, à plusieurs centimètres du trône, honteusement couvert de selles, le faisait plutôt basculer du côté de l'Animal. Amère vérité qui eut raison du peu d'estime qui lui restait de lui-même.

La sortie du bain fut comme une émergence de l'illusion à la surface du vrai. Illusion de fragrance. L'odeur ne le quittait pas. Inextirpable. Si viscérale.

« Notre odeur nous dénonce. Elle nous met face à nous-mêmes et dévoile ce que nous sommes. » Dieu ! Ce qu'il pouvait toujours avoir raison son vieux père !

L'appel du muezzin le propulsa à l'extérieur. Dans l'immensité inquiétante du dehors. Parmi les gens, cette palanquée d'infatués pourtant si infects. Sentir qu'il n'était pas le seul, que tous lui étaient semblables. Voilà ce qu'il voulait. Parvenir à oublier sa propre odeur. Se noyer dans le fleuve noir de la foule, noyer sa puanteur dans celle des autres, noyer sa présence. Incognito, il aurait pu glisser dans ce flux d'haleines et de souffles, de peaux aux effluves cruellement humaines, se fondre dans le mélange puis se faire déglutir et recracher par endroits, au hasard des ruelles. Mais la force lui manquait.

Les ombres étaient furtives. Aussitôt l'abandonnaient. Seul. Comme il l'avait toujours été. Comme il avait toujours vécu. Seul dans sa merde. Au sens figuré comme au sens propre du terme. Car il était là, au beau milieu de la route, saleté d'animal bipède couvert de merde. Seul.

« Peut-être serait-ce mieux chez les fous, y être enfermé, car le regard des autres me crie que c'est tout ce que je mérite. Là-bas, au moins, je ne serais pas seul. »

Définitivement seul. Dans toute l'immensité de sa douleur et de sa solitude. Il extériorisa l'immanence d'un cri, qui transperça l'opacité de la nuit.

SOLEIL PRISONNIER

Le soleil coruscant sombrait déjà derrière les barreaux, pris entre les mailles de l'horizon poreux. La vaine infiltration de rayons venait s'évanouir sur son visage rosi, dévoré par le feu, s'immisçait dans l'étreinte noire du cachot. La montre s'était arrêtée. Mais il reconnut, à l'odeur de ses aisselles, que pas moins de soixante-douze heures s'étaient écoulées.

Taraudé par ce vide qui lui raflait le creux de l'estomac, il s'approcha de la fenêtre. Sans doute pour mieux capter la lumière.

« Sale face de cul de mandrill ! Il est bien trop loin », se dit-il.

Le soleil ne lui avait jamais paru aussi inaccessible que derrière ces quatre barres de métal qui quadrillaient la fenêtre. Et à la fois si proche. Il lui arrivait parfois de croire qu'il lui suffirait de tendre la main pour effleurer de ses doigts son éclat éphémère, ou peut-être même, dans l'obscurité grasse qui collait à sa cellule, le posséder. Il demeurait donc là, essayant de faire place à l'illusion.

Il se remémorait la nuit de son arrestation. Et surtout la transe, l'outrance, son flot de paroles incoercibles mêlé aux cris des autres, les injures étouffées. Et puis l'incendie, les yeux rouges nervurés de ses camarades de classe, la dispersion de la foule de grévistes, sa solitude, cerné par les flammes.

Tout cela pour avoir voulu dénoncer le système éducatif, l'irresponsabilité du ministère, le ras-le-bol des années blanches. C'en était assez du silence. Ce qui lui valut six mois d'écopés, et surtout, cette « sale face de cul de mandrill », comme il savait si bien le dire.

Peut-être n'avaient-ils pas usé des bons termes pour exprimer leur exaspération. Mais cela n'avait plus d'importance.

Ce n'était pas la première fois qu'un si jeune espoir du pays se retrouvait jeté dans un trou comme le dernier des rats. Ni la dernière sans doute.

Il se mit à rêver d'une fissure, d'un trou, là, dans le mur, un trou qu'il pourrait élargir de ses mains révoltées, de ses poings imbus de colère. Mais rien. Juste la fine lueur du crépuscule à travers les barreaux inflexibles, l'annonce fatale de la nuit, et l'étreinte encore plus forte des ténèbres.

Et puis pourquoi y songer ? Pourquoi fuir ? Pour se battre encore ? S'insurger encore ? Il sentait que la lutte serait vaine. Le pays était amputé, et de tous ses membres. Il saignait à grands jets ; l'hématose n'était pas prête à agir.

Il fallait donc effacer tout absurde projet d'évasion. Se contenter de purger la peine. Vivre hélas, au rythme du soleil, avec cette totale impuissance face à l'impossibilité d'un terme.

Une effroyable apathie envers son égo le gagna tout entier. Seul importait l'horizon incertain de son pays. Insondable. Aussi insondable que cette ligne imaginaire qu'il pouvait apercevoir de sa cellule, là-bas, juste entre le ciel et la mer.

Il posa sa joue émaciée sur une des barres de métal, laissant la brise vespérale lui caresser la tempe. Son oreille pouvait alors percevoir le silence pénétrant de l'extérieur, ce silence profond qui heurte, celui du peuple résolu à ne rien dire, à ne pas agir. Il laissa couler une larme.

« Il me faut la force d'espérer Il me la faut ! »

Cette fois-là, il l'avait crié : il lui fallait la force d'espérer. Il la lui fallait même si de son trou, il ne voyait jamais le soleil se lever. Car ce ciel, devant, c'était l'Occident. Ce fichu Occident qui ne lui offrait en spectacle que le naufrage de la lumière.

Et tandis que le soleil se précipitait inévitablement vers l'autre côté de l'horizon, son cri résonnait encore en écho, puissamment, au-delà des murs de sa prison.

LA LOGORRHÉE DU SILENCE

Le soleil s'était levé au-dessus du bordel de la ville. Honteuse dénonciation de misère chaotique. Rien ne poussait alentour à part ces sacs plastiques qui émergeaient de la terre par endroits, parmi les détritus. De maigres chèvres s'agglutinaient dans les allées oblongues, entre les cases en tôles. Déjà, l'atroce odeur de bidonville s'était répandue dans l'atmosphère. Infecte puanteur d'essence, de fumée, de marigot pollué.

Encore une fois, il se réveilla. En ce jour comme tant d'autres. Il pesta contre l'interrupteur qui cliquait dans le vide. Cracha bruyamment. Sortit de sa case. Spectacle intégral. Devant l'unique cybercafé de la ville, des silhouettes anonymes tendaient déjà leurs sébiles. Les hommes du quartier, indétournables fidèles, égrenaient d'innombrables chapelets après la mosquée. De sourdes prières coulaient de leurs lèvres, dans l'espoir de libérer l'avenir suspendu. Peut-être.

Il observa au loin le minaret trônant au ciel. Solitaire. Il réalisa qu'il n'avait point franchi le seuil de la « maison de Dieu », depuis plusieurs jours. Il n'avait envie de rien. Au diable le boulot d'été ! Au diable le garage et le patron crasseux ! Il voulait flâner dans son capharnaüm, se livrer ce jour-là à l'oisiveté, comme tous les jeunes du quartier qui lézardaient déjà à l'ombre des badamiers.

Perché sur un immense baobab, un enfant manipulait un vieux poste radio, tel un gadget inutile. Les paroles du Président A.F. s'en échappaient, pleines d'utopie, avec cette même ardeur que lui seul avait le tact de dégager. Il l'imaginait alors bombant fièrement son torse et gonflant son gros ventre où sans doute, pensait-il, était entassée toute la nourriture du peuple.

Ses yeux n'espéraient plus rien. Du moins de cet espace confiné où il avait grandi, les pieds plantés dans la merde. Bien profonds. Ses rêves, il les téléportait. Extra-muros. Hors-frontières. Bien loin, dans l'inconnu sublime. Schengen. Tokyo. New-York. Washington D.C. Exil. Partir. Le mot lui colla à la tête comme un songe adhésif. Combien de fois avait-il rêvé d'une échappatoire, de l'issue impossible ?

Il s'approcha du baobab. Le seul qui pouvait se targuer de l'avoir vu grandir, circoncis, et surtout voter pour le Président A.F. à sa majorité, deux ans auparavant.

Au pied de l'arbre, un groupe de jeunes avait entamé une partie de poker.

- On joue, mon frère ?

Il observa un inquiétant silence. Ses yeux s'accrochaient à leurs lèvres closes : celles d'Ali, bachelier rêvant d'études en métropole, les portes de l'ambassade claquées au nez ; celles de Ben, brillant élève non-boursier par manque de prestige familial ; puis, à ces lèvres inconnues qui venaient tout juste de le questionner.

Trois mots. Seulement trois venaient d'y tomber. Il savait qu'il y avait plus à dire. Tant de plaintes, de revendications, tant de souffrances à crier au grand jour. Il savait les mots qui sommeillaient dans leurs bouches, les phrases ancrées à leurs langues. Il savait les rugissements qu'ils refusaient de lâcher. La jeunesse avait plus à dire.

Un sentiment de révolte monta subitement en lui. Une logorrhée ardente. Celle de son silence. Un silence lourd qui retombait sur chacun d'eux, chaque matin, à chaque réveil, comme une chape de plomb.

Il eut l'envie soudaine d'un appel à l'action, de leur dire de se lever, tous, afin de mettre un terme à leur condition. Mais il se ressaisit.

La question de leur avenir, ils ne l'avaient pas tuée. Ils l'avaient juste tue. Pour un moment. Car les choses étaient ainsi. Hélas. Le changement semblait bien lointain.

- Alors ? On joue ou pas ?
- Je te préviens, je suis imbattable au poker.

LA DÉFECTION

Elle pencha sa tête sur le côté pour éviter la rafale de salive qui se dirigeait vers elle.

- Va te faire foutre ! lui hurlait-il, va te faire foutre !

Le vieux ruminait ses pensées depuis des heures. Qu'elle ait osé tenter la fuite le lendemain de leurs noces, dans les bras d'un autre, loin de lui, arriviste narcissique à la dot surdimensionnée qui ne manqua pas de satisfaire le père, cela lui était véritablement abscons et porta atteinte à son orgueil de mâle.

C'était l'explosion de rage et de honte. La bouche, pourrie par le tabac, éjectait fougueusement la substance en pleine figure.

- Va te faire foutre !

C'était un de ces moments où il fallait se faire toute petite, filtrer le souffle. Pour éviter les bleus, ne pas trop exister, en quelque sorte.

Elle ferma les yeux, tentait de taire la voix dans sa tête. Le cercle se refermait sur elle. Encore une fois. Elle le revoyait. Elle les revoyait. Ces lèvres blasphématoires et ces mains rageuses qui la ramenèrent de force au village, avant l'arrivée de l'autobus.

Puis, la voix n'était plus. Seules les images demeuraient. Elle était plongée en elle. Les démons rattrapèrent alors la conscience. Le passé vorace, nourri par le poids de la tradition : cinq années d'enfermement dès les premières coulées de sang, la nuit qui suivit ces cinq années, où elle fut offerte, scellée à ce vieux bougre qui fut son premier homme.

Il avait achevé son soliloque. Elle émergea au vlan de la porte.

Au fracas de la mer contre les rochers, à ses pieds. Ejectée du gouffre de la veille.

Elle ôta le voile et mesura la défection de son être. Cette fois-là, plus personne ne pouvait l'en empêcher. Rien ne pouvait l'atteindre. Pas même l'oncle despotique ou l'autorité du frère.

Mais cet instant d'absence, qui, pourtant, lui parut furtif, venait de détruire le temps à rattraper. Sa montre afficha des minutes de trop. Elle déglutit, sous le coup de la déception. Un vide sec. Il était bien trop tard.

Les talons enfoncés dans la boue, esseulée sur le quai, l'averse s'était confondue aux larmes. Les gouttes pendaient à son menton, comme des apostrophes au bord d'une élision.

- Ohé ! Ne partez pas sans moi !

Les cris étaient vains, et l'agitation des bras, infructueuse. L'esquif s'éloignait lentement de la baie, emportant avec lui ses songes de liberté, et l'amour à peine naissant qui venait de l'abandonner : celui aux yeux globuleux dont elle s'était éprise. Le menteur, tenté par l'irrésistible appel de la liberté.

Engloutis par la pénombre de la nuit, les clandestins voguaient vers la terre promise, le pays de l'espoir possible. Bientôt, perdue dans l'immensité de l'océan, l'embarcation allait disparaître. Sans elle. Tant de promesses voleraient en éclats. Il fallait faire quelque chose. Empêcher cela. C'était l'instant ou jamais.

- Je vous en prie ! Ne partez pas !

Elle ôta ses talons aiguilles et courut de toutes ses forces pour rejoindre la baie.

Un éclair scia l'horizon. En un bref instant, l'océan lui parut plus net. Derrière les hautes vagues agitées, l'esquif était loin déjà.

Elle hurla un « non » saturé de douleur, étouffé par les monstrueuses détonations déchirant le ciel. Elle tomba à genoux, seule face à la mer déchaînée. Combien d'années lui fallait-il encore pour reconstruire le rêve ? Combien d'années à supporter ce vieillard qui la bat et qui la souille ?

Elle se sentait sale. Dégueulasse. Comme prostituée. Rien. Sans aucune valeur, implorant ridiculement la clémence du ciel. Trahie. Naïve aussi, peut-être. Elle sortit de son sac cette carte du monde que sa mère lui avait offerte pour ses dix ans. Des croix avaient été dessinées sur ces endroits qui éveillaient en elle le désir d'évasion. Elle en fit des morceaux, griffa le sol avec rage et enlisa la carte déchiquetée dans le sable mouillé.

Soudain survinrent l'orage, l'envie de se perdre dans l'océan, de noyer le passé, profondément, avec elle dedans. Sombrer. Disparaître.

Mais avant qu'un quelconque dilemme ne s'engage dans sa tête, une lueur aveuglante lui foudroya le visage. Un radar. Trois silhouettes s'avancèrent vers elle. Sous leurs capuchons tête-de-nègre, des uniformes de garde-côtes. Pas de doute pour elle. De son voile, elle couvrit la face, éblouie par la lumière. On lui ordonna de se lever. Aussitôt, ses poignets furent enchaînés. On lui demanda où étaient « les autres ». Nulle réponse.

Tout n'était que vide autour d'elle. Tout était rien. Drôle de sensation, car ressentant le sol si ferme à ses pieds, le vide lui semblait matériel. Et ses yeux gorgés de larmes, comme absorbés par ce vide, hypnotiques, fixaient les vagues cruelles qui finalement ne l'emporteraient jamais, aspirant sur la rive les petits bouts de carte déterrés. Ce qui lui restait de rêve.

Inédits d'anciens lauréats

Angela

Dans la fange et l'alcoolémie
J'avais rangé la déprime
Sous sa frange, élastique tamis
De beaux yeux d'ange elle a, en prime

Ange hélas, autant que démonne
Etrange élaboration
Diable et Dieu ont changé la donne
Ont réarrangé la passion

Mais buvez, jeunesse dorée
Son prénom d'ange pervers
Cuvez, jeunesse abhorrée
Flotte au fond de chaque vers

Sans danger, la sainte cruelle
M'attend quand j'ai l'âme au crime
Me venger la rendrait immortelle
Car des yeux d'anges elle a, en prime

Nicolas Lambert
Lauréat 2004, 2005, 2006 et 2007, Genève

Ce jour-là

Je t'ai montré le mois d'avril
je t'ai montré la saison
où l'amer se meurt
Mais ce jour-là je n'ai rien vu
qu'une tache sur le mur
jeu de paumes
contre la pierre
presque blanc, mais
déjà froid

En cet instant
où l'abstrait devient absurde
de très grands ciseaux
mordent les mots
dans la tête repeinte
des gens

Ce jour-là
Où je t'attendais avec mon nom

Céline Bischofberger
Lauréate 2010, Genève

L'électricité

J'ai expérimenté régulièrement les petites secousses électriques, surtout quand j'étais enfant.

Tout le monde connaît la petite aiguille de l'électricité statique ? Personnellement, j'adore.
Il y a aussi la vibration légère du brin d'herbe que l'on colle sur le fil de fer électrifié de la clôture agraire, en fermant les yeux et en priant pour ne pas se brûler les doigts. Si l'on tient assez longtemps, on peut sentir comme une pulsation, comme si on posait la main sur une poitrine de géant et que toute la force de ce cœur énorme frappait concentrée au bout de nos doigts.
A propos de doigts, il y a ceux qu'on met dans la prise, plus rares et plus raffinés.

Je me souviens d'avoir apporté à l'école, un jour, un étrange morceau de plastique. Quand on le serrait entre ses doigts, il générait une petite étincelle destinée à enflammer le gaz du briquet dont il était le mécanisme essentiel avant que je n'en fis la découverte, par hasard, sur le chemin de l'école, car j'avais cette habitude des enfants curieux de ramasser n'importe quoi.
A la récré, la confrontation avec cet appareil de torture minuscule avait pris l'aspect d'une sorte de rite de passage.
Pourtant, la seule remarque que j'aie jamais eue de la part des enseignants, porta sur le couteau suisse que je n'aurais pas dû amener, au motif que c'était une arme.

Au rang des sensations électriques connues de tous, la pire est certainement la longue lame qui s'enfonce dans les gencives lors d'une rage de dents.

Mais il y en a d'autres, plus discrètes. Insidieuses, par conséquent.

Il y a le citron.
La glace.
Une craie qui grince.
Et les chips au vinaigre.

Les chips au vinaigre. L'apport majeur de l'Irlande à la galaxie culinaire.
Les chips au vinaigre. L'électricité faite nourriture.
Les chips au vinaigre. L'alliance du sel et du fiel.
Les chips au vinaigre. La muqueuse soumise à l'astringence.
Quand je vois une femme qui me plaît, il me vient à l'esprit qu'elle est un paquet de chips au vinaigre.

Imaginons qu'une jeune femme passe à l'instant.
Imaginez l'intimité de ma cavité buccale.
La salive lubrifie la bouche, elle est enthousiaste à l'idée d'une dévoration soudaine.
Mais elle est retenue dans sa course par ce soupir rentré, cet anti-soupir qui traduit l'instance morale qui nous empêche de nous jeter les uns sur les autres pour assouvir nos pulsions les plus immédiates.
Toutefois, quand l'occasion m'est donnée d'y goûter, le festin tourne au vinaigre. C'est une secousse basse tension que celle du chips nature.

Alain Guerry
Lauréat 2002 et 2006, Fribourg